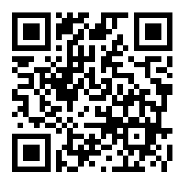
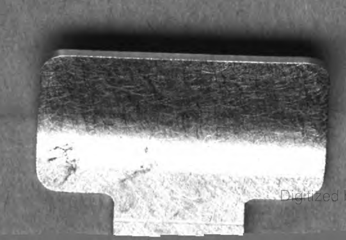




Rabelais pour la jeunesse

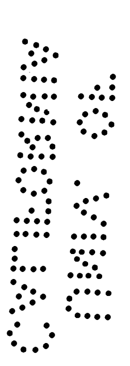
François Rabelais

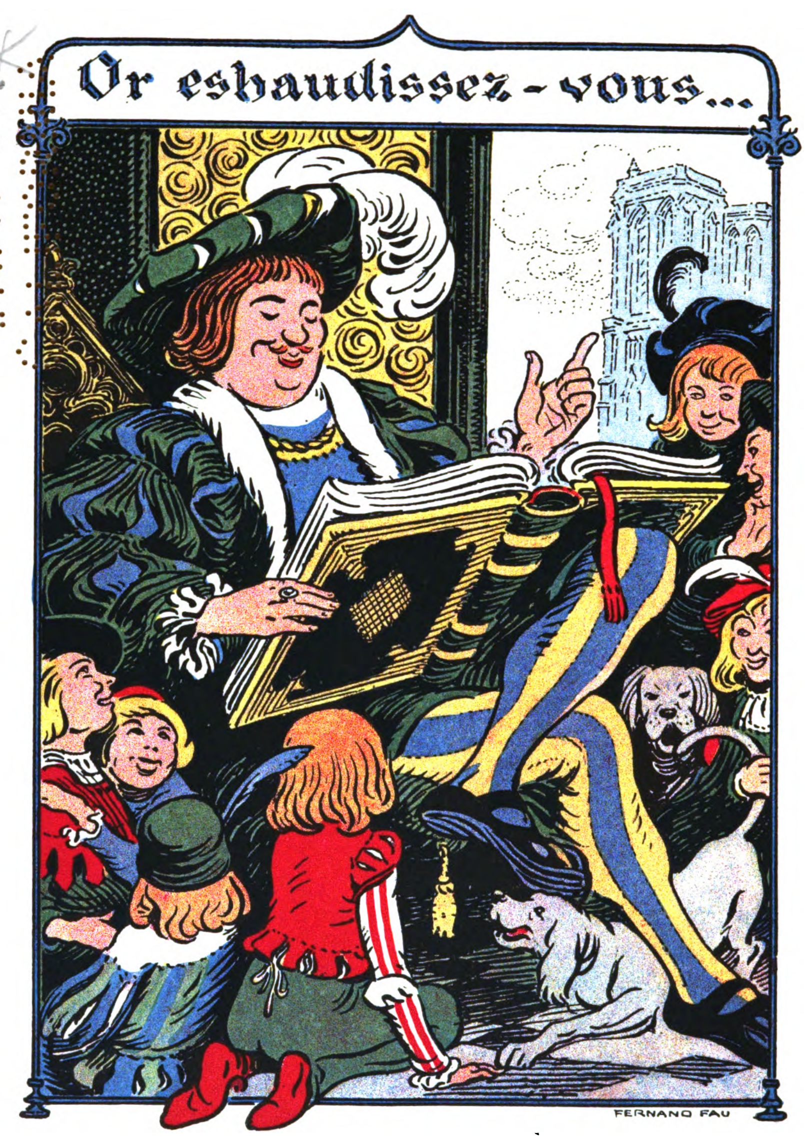

SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



GARGANTUA

TROISIÈME MILLE





GARGANTUA.

RABELAIS
POUR LA JEUNESSE

·GARGANTUA·

Texte adapté par Marie BUTTS

4 planches hors texte en couleur
et 30 dessins de Fernand FAU



LIBRAIRIE LAROUSSE
13-17, rue Montparnasse. — Paris

A MON JEUNE AMI

JEAN SCHRŒDER

M. B.

AVANT-PROPOS

MIEUX EST DE RIS QUE DE LARMES ÉCRIRE,
POUR CE QUE RIRE EST LE PROPRE DE L'HOMME...

Rire!... C'est aussi et surtout le propre de la jeunesse, naturellement insouciante et gaie.

Or, « esbaudissez-vous », mes amis! Voici que pour la première fois, — à vous qui avez le bonheur d'être nés au doux pays de France et de parler la belle langue française, — on présente, avec art, l'œuvre du plus français des écrivains français:

La vie très horrifique du grand Gargantua, père de Pantagruel, jadis composée par maître Alcofribas Nasier (1), abstracteur de quinte essence,

Autrement dit, avec la Vie de Pantagruel, *qui suivra, le chef-d'œuvre de l'immortel Rabelais.*

François Rabelais, né en Touraine vers l'an 1483, mort à Paris vers 1553, fut l'un des hommes les

(1) Anagramme de *François Rabelais.*

plus instruits et l'un des génies les plus originaux de l'époque de la Renaissance. A la fois médecin et prêtre, c'était, avant tout, un penseur et un écrivain. Novateur d'une rare hardiesse, il n'eût pas manqué de payer son audace de sa vie, ou tout au moins de sa liberté, s'il n'avait, avec infiniment d'esprit, caché ses critiques acerbes des institutions et des idées de son temps sous les fables plaisantes que vous allez parcourir.

Si les contemporains de Rabelais lisaient sa Vie de Gargantua et de Pantagruel d'un bout à l'autre, ils avaient plus de loisirs et surtout plus de patience que nous! C'est un ouvrage long et touffu : nous y avons donc pratiqué de nombreuses coupures. Le vocabulaire a été légèrement modernisé, mais nous nous sommes efforcés de conserver scrupuleusement la rare saveur, la richesse pittoresque, l'admirable simplicité de la langue du vieux maître. Puisse-t-il former votre goût littéraire, mes amis, et nous n'entendrons plus parler de cette crise du français, *qui fait notre honte et notre chagrin.*

VIVE LE BON MAITRE RABELAIS!

PROLOGUE DE L'AUTEUR



LECTEURS, nous voyons, dans les boutiques des apothicaires, de petites boîtes sur lesquelles sont peintes des figures joyeuses et frivoles, contrefaites à plaisir pour exciter le monde à rire; mais à l'intérieur on trouve de fines drogues, du baume, de l'ambre gris, du musc, des pierreries et d'autres choses précieuses. Tel était aussi le sage Socrate : le voyant au dehors et l'estimant pour l'apparence extérieure, vous n'en eussiez pas donné un morceau d'oignon, tant il était laid de corps et ridicule en son maintien : le nez pointu, le regard d'un taureau, le visage d'un fou, simple de mœurs, rustique en vêtements, pauvre de fortune; toujours riant, toujours se moquant, toujours dissimulant son divin savoir. Mais en ouvrant cette boîte, vous eussiez

trouvé au dedans une drogue céleste, de grand prix, un entendement plus qu'humain, une vertu merveilleuse, un courage invincible, une sobriété sans pareille, un contentement certain, une assurance parfaite, un mépris incroyable de tout ce pourquoi les humains tant veillent, courent, travaillent, naviguent et bataillent.

A quoi tend tout ce prélude? Eh bien! mes bons disciples, lisant les joyeux titres de quelques livres de notre invention, vous pourriez juger trop facilement qu'il n'y a au dedans que moqueries, folâtreries et menteries joyeuses. Mais il ne convient pas d'estimer les œuvres des humains par telle légèreté, car vous-mêmes dites que l'habit ne fait point le moine. C'est pourquoi il faut ouvrir le livre et soigneusement peser ce qui y est raconté. Alors vous connaîtrez que la drogue contenue là-dedans est de bien autre valeur que ne promettait la boîte : c'est-à-dire que les matières ici traitées ne sont pas aussi folâtres qu'elles en ont l'air.

Vîtes-vous jamais un chien rencontrant quelque os à moelle? Si vous l'avez vu, vous avez pu noter de quel zèle il le guette, de quel soin il le garde, de quelle ferveur il le tient, de quelle prudence il l'entame, de quelle affection il le brise et de quelle diligence il le suce. Qui l'induit à faire ainsi? Quel

est l'espoir de son étude ? Rien de plus qu'un peu de moelle.

A son exemple, il vous convient d'être sages pour fleurer, sentir et estimer les beaux livres. Puis il faut, par une méditation fréquente, rompre l'os et sucer la substantifique moelle, c'est-à-dire ce que j'entends par ces symboles, avec l'espoir certain d'être rendus prudents et sages par ladite lecture.

Interprétez donc tous mes faits et mes dits de la façon la plus parfaite ; ayez en révérence le cerveau caséiforme (1) qui vous donne en pâture ces belles billevesées. Or, ébaudissez-vous et gaiement lisez le reste !

Amis lecteurs, qui ce livre lisez,
Dépouillez toute votre affectation ;
Et, le lisant, ne vous scandalisez :
Il ne contient ni mal, ni infection.
Vrai est qu'ici très peu de perfection
Vous apprendrez, sinon en cas de rire.
Autre argument ne peut mon cœur élire,
Voyant le deuil qui vous ruine et consomme (2) :
Mieux est de ris que de larmes écrire,
Parce que rire est le propre de l'homme.

VIVEZ JOYEUX !

---

(1) Ayant la consistance d'un fromage.
(2) Consume.

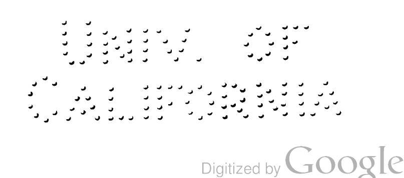
GARGANTUA

CHAPITRE PREMIER

La généalogie et la naissance de Gargantua.

E vous renvoie à la grande chronique pantagruélienne pour étudier plus exactement la généalogie de Gargantua et bien apprendre la haute antiquité de sa famille. C'est là que vous entendrez plus au long, si vous le désirez, comment les géants naquirent en ce monde et comment d'eux, en ligne directe, descend Gargantua, père de Pantagruel. Ne vous fâchez point si, pour le moment, je me dispense de m'en occuper, bien que cela soit assurément fort intéressant.

Plût à Dieu que chacun sût aussi certainement sa généalogie depuis l'arche de Noé jusqu'à cet âge! Par un don souverain des cieux, la généalogie de Gargantua nous a été conservée plus entière



que nulle autre. Elle fut trouvée par Jean Audeau, en un pré qu'il avait près de l'arceau Gualeau, au-dessous de l'Olive, tirant à Narsay. En levant les fossés de ce pré, les piocheurs touchèrent de leurs houes un grand tombeau de bronze, long sans mesure, car jamais ils n'en trouvèrent le bout, parce qu'il entrait trop avant sous les écluses de la Vienne. L'ouvrant en un lieu marqué du signe d'un gobelet, à l'entour duquel était écrit en lettres étrusques : *Hic bibitur* (1), ils trouvèrent neuf flacons, disposés comme l'on pose les quilles en Gascogne. Et celui qui était au milieu couvrait un livret gros, gras, grand, gris, joli, petit, moisi, plus parfumé que les roses, mais moins agréablement. Dans ce livre fut trouvée ladite généalogie, écrite non sur papier, sur parchemin ou sur cire, mais sur de l'écorce d'ormeau, si usée de vétusté qu'à peine pouvait-on reconnaître trois lettres de suite.

Bien que fort indigne, je fus appelé à déchiffrer ce document, et, à grand renfort de besicles, je le traduisis. Les rats et les blattes, ou autres malignes bêtes, avaient brouté le commencement, mais ce qui restait suffisait à prouver l'antiquité de la famille de Gargantua et sa puissance.

Le père de Gargantua, Grandgousier (2), épousa

---

(1) C'est-à-dire : Ici on boit.
(2) C'est-à-dire grand gosier.

Gargamelle, fille du roi des Parpaillots. Ce fut cette princesse qui donna le jour à Gargantua. A sa naissance, Gargantua ne cria point comme les autres enfants : « *Mies, mies, mies* », mais il s'écria à haute voix : « *A boire! à boire! à boire!* » si bien qu'il fut entendu de tout le pays.

Le bonhomme Grandgousier — à l'ouïe du cri horrible que son fils avait poussé en entrant à la lumière du monde, quand il bramait demandant à boire — dit : « *Que grand tu as* le gosier! » Là-dessus les assistants furent d'avis que vraiment l'enfant devait porter le nom de *Gargantua,* puisque telle avait été la première parole de son père à sa naissance. A quoi celui-ci consentit et cela plut fort à la mère.

On donna à l'enfant dix-sept mille neuf cent treize vaches pour l'allaiter ordinairement, car trouver nourrice suffisante n'était point possible dans tout le pays, eu égard à la grande quantité de lait requis pour l'alimenter.

Lorsque l'enfant eut atteint l'âge d'un an et dix mois, on commença, sur l'ordre des médecins, à le promener. Une belle charrette à bœufs fut faite par l'invention de Jean Denyau. Dans cette voiture on le promenait par-ci par-là, joyeusement, et il le faisait bon voir, car il portait bon visage et avait presque dix-huit mentons, et il ne criait que bien peu.

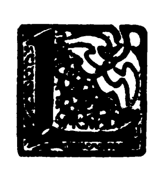
S'il était courroucé, fâché ou marri, s'il trépi-

gnait, s'il pleurait, s'il criait, en lui apportant du vin à boire, on le remettait de bonne humeur et soudain il demeurait coi et joyeux. En sorte que ses gouvernantes, pour le réjouir au matin, faisaient devant lui sonner des verres avec un couteau, ou des flacons avec leur bouchon. Auquel son il s'égayait, il tressaillait, et lui-même se berçait en dodelinant de la tête et en agitant les doigts.



CHAPITRE II

De l'habillement de Gargantua.



E père de Gargantua ordonna qu'on lui fît des habillements à sa livrée, laquelle était blanc et bleu. On y besogna et ils furent taillés à la mode qui pour lors courait. Par les anciens papiers qui sont en la chambre des comptes à Montsoreau, je trouve qu'il fut vêtu à la façon qui s'ensuit.

Pour sa chemise furent employées neuf cents aunes (1) de toile de Châtellerault; cependant elle n'était point froncée, car la fronçure des chemises n'a été inventée des lingères que plus tard.

Pour son pourpoint furent employées huit cent treize aunes de satin blanc et pour les aiguillettes quinze cent neuf peaux de chiens.

---

(1) Ancienne mesure (1^{m},19).

Pour ses chausses (1) furent employées onze cent cinq aunes et un tiers d'étamine blanche, et les crevés étaient en damas bleu, dont on employa ce qu'il fallut. Notez qu'il avait de très belles jambes et bien proportionnées au reste de sa stature.

Pour ses souliers furent employées quatre cent six aunes de velours bleu, et ils étaient déchiquetés mignonnement par lignes parallèles. Pour les semelles on prit onze cents peaux de vaches brunes.

Pour sa saie (2) furent employées dix-huit cents aunes de velours bleu, brodées à l'entour de belles vignettes, avec de l'or, de la cannetille d'argent et force perles.

Sa ceinture fut de trois cents aunes et demie de serge de soie, moitié blanche et moitié bleue.

Son épée ne fut point de Valence, ni son poignard de Saragosse, car son père haïssait toutes ces armes espagnoles et mauresques, mais il eut une belle épée de bois et un poignard de cuir bouilli, peints et dorés comme un chacun souhaiterait.

Pour sa robe furent employées neuf mille six cents aunes moins deux tiers de velours bleu, tout entremêlé de fil d'or, si bien que de loin on voyait une couleur innomée, telle qu'il y a au cou des tourterelles, et qui réjouissait merveilleusement les yeux des spectateurs.

---

(1) Sorte de caleçon qui tenait lieu à la fois de bas et de culotte.
(2) Habit court.

Pour son bonnet furent employées trois cent deux aunes et un quart de velours blanc, et la forme en fut large et ronde. Il était orné d'une belle grande plume bleue [prise à un pélican du pays d'Hyrcanie-la-Sauvage] (1), bien mignonnement pendante sur l'oreille droite.

Sa bourse fut faite d'un morceau de la peau d'un éléphant que lui donna Pracontal, proconsul (2) de Libye (3).

Pour porter au cou, il eut une chaîne d'or, pesant vingt-cinq mille soixante et trois marcs (4) d'or, faite en forme de grosses baies entre lesquelles étaient de gros jaspes verts gravés et taillés en dragons, tout environnés de rayons d'étincelles. Et cette chaîne était si longue qu'elle pendait sur le ventre.

Pour ses gants furent mises en œuvre seize peaux de lutins, et pour leur broderie trois peaux de loups-garous.

Pour ses anneaux (son père voulut qu'il en portât pour renouveler le signe antique de noblesse), il eut, à l'index de la main gauche, une escarboucle grosse comme un œuf d'autruche, enchâssée dans de l'or fin. Au doigt majeur de la même main, il eut un anneau fait de quatre métaux ensemble, en la plus merveilleuse façon qui

---

(1) Au sud-est de la mer Caspienne. — (2) Gouverneur.
(3) En Afrique. — (4) Ancien poids (environ un quart de kilo).

fut jamais vue, sans que l'acier froissât l'or, sans que l'argent foulât le cuivre. Au doigt majeur de la main droite, il eut un anneau fait en forme spirale, auquel étaient enchâssés un rubis de rare perfection, un diamant et une émeraude de prix inestimable. Car Hans Carvel, grand lapidaire du roi de Mélinde (1), les estimait à la valeur de soixante-neuf millions huit cent quatre-vingt-quatorze mille et dix-huit moutons à grande laine.

Les couleurs de Gargantua furent blanc et bleu, comme vous avez pu lire ci-dessus. Et par là son père voulait qu'on entendît que son fils lui était une joie céleste : le blanc lui signifiait joie, plaisir, délices et réjouissance, et le bleu choses célestes, car il ne s'inquiétait point du livre de grande bêterie, au titre *le Blason des couleurs*.

(1) Royaume d'Afrique.



CHAPITRE III

De l'enfance de Gargantua.



EPUIS l'âge de trois ans jusqu'à cinq ans, Gargantua fut nourri et instruit en toute discipline convenable, par ordre de son père. Il passa ce temps comme les petits enfants de son pays, c'est à savoir à boire, manger et dormir; à manger, dormir et boire; à dormir, boire et manger.

Il se vautrait toujours dans la poussière, se barbouillait le nez, se salissait la figure, éculait ses souliers, bâillait souvent aux mouches et courait volontiers après les papillons. Il mouillait sa chemise, se mouchait à ses manches, bavait dans sa soupe, patrouillait par tout lieu et buvait dans sa pantoufle. Les petits chiens de son père mangeaient dans son écuelle, lui de même mangeait avec eux. Il leur mordait les oreilles, eux lui grif-

faient le nez; il leur soufflait sur la peau entre les poils, eux lui léchaient les lèvres.

Pour s'ébattre comme les petits enfants du pays, on lui fit un beau virolet des ailes d'un moulin à vent de Mirebalais (1). Puis, afin qu'il fût bon cavalier, on lui fit un beau grand cheval de bois, lequel il faisait piaffer, sauter, voltiger, ruer et danser tout ensemble; aller le pas, le trot, l'entrepas, le galop, l'amble. Et on lui faisait changer de poil, selon les fêtes; il était tantôt bai, tantôt alezan, gris pommelé, poil de rat, poil de cerf, pie, blanc.

Lui-même, d'un gros soliveau, fit un cheval pour la chasse; un autre, d'un bois de pressoir, pour tous les jours; et, d'un grand chêne, il fit une mule avec sa housse, pour la chambre. Il en eut encore dix ou douze à relais et sept pour la poste, et il les mettait tous coucher auprès de lui.

Un jour, le seigneur de Painensac visita Grandgousier en grand apparat. Le même jour étaient semblablement venus le duc de Fancrepas et le comte de Mouillevent. Par ma foi, le logis fut un peu étroit pour tant de gens, et les écuries le furent singulièrement. Donc le maître d'hôtel et le fourrier dudit seigneur de Painensac, pour savoir s'il y avait ailleurs en la maison des écuries vides,

---

(1) Pays du Poitou, où se trouve Mirebeau.



GARGANTUA sur son cheval de bois.

s'adressèrent à Gargantua, jeune garçonnet, lui demandant secrètement où étaient les écuries des grands chevaux, pensant que volontiers les enfants révèlent tout.

Alors il les mena par le grand escalier du château, passant par la seconde salle en une grande galerie, par laquelle ils entrèrent en une grosse tour et montèrent par d'autres degrés. Le fourrier dit alors au maître d'hôtel :

« Cet enfant nous abuse, car jamais les écuries ne sont au haut de la maison. — Vous faites erreur, dit le maître d'hôtel, car je sais des lieux,

à Lyon, à la Baumette, à Chinon et ailleurs, où les écuries sont au plus haut du logis; il se peut qu'il y ait une entrée d'un autre côté, sur la colline, mais je le demanderai pour en être plus sûr. »

Alors il demanda à Gargantua : « Mon petit mignon, où nous menez-vous? — A l'écurie des grands chevaux, dit-il, nous y sommes tantôt, montons seulement ces degrés. »

Puis, leur faisant traverser une autre grande salle, il les mena en sa chambre et, ouvrant sa porte :

« Voici, dit-il, les écuries que vous demandez; voilà mon genet (1), voilà mon guildin (2), mon lavedan (3), mon traquenard (4) », et, les chargeant d'un gros levier : « Je vous donne, dit-il, ce frison (5), je l'ai eu de Francfort, mais il sera à vous; il est bon petit chevalet et de grand'peine; avec un tiercelet (6) d'autour (7), une demi-douzaine d'épagneuls et deux lévriers, vous voilà roi des perdrix et des lièvres pour tout cet hiver. — Par saint Jean, dirent-ils, nous en sommes bien! »

Devinez ici duquel des deux ils avaient plus matière, ou de se cacher pour leur honte, ou de rire pour le passe-temps?

---

(1) Cheval d'Espagne. — (2) Cheval hongre. — (3) Cheval du pays de ce nom, en Bigorre. — (4) Cheval dressé à l'amble. — (5) Cheval de Frise. — (6) Mâle du faucon, plus petit d'un tiers que la femelle. — (7) Faucon dressé pour la chasse.

Ils descendirent tout confus et Gargantua demanda :

« Voulez-vous une aubelière ? — Qu'est-ce ? dirent-ils. — C'est, répondit-il, une muselière. — Si nous sommes rôtis aujourd'hui, dit le maître d'hôtel, nous ne brûlerons point au feu, car nous sommes lardés à point, ce me semble. Oh ! petit mignon, tu nous l'as baillé belle ! Je te verrai quelque jour pape. — Je l'entends ainsi, dit-il, mais alors vous serez papillon et ce gentil papegay (1) sera un papelard (2) tout fait ! — Voire, voire, dit le fourrier. — Par Dieu, dit le maître d'hôtel, nous avons trouvé un causeur ! Monsieur le jaseur, Dieu vous garde du mal ! »

Ainsi descendant en grande hâte, sous l'arceau de l'escalier ils laissèrent tomber le gros levier dont il les avait chargés :

« Que vous êtes mauvais cavaliers ! dit Gargantua. S'il vous fallait aller d'ici à Cahusac, qu'aimeriez-vous mieux, chevaucher un oison, ou mener une truie en laisse ? — J'aimerais mieux boire », dit le fourrier.

Ce disant, ils entrèrent en la salle basse où était toute la brigade, et, racontant cette histoire, ils les firent rire comme un tas de mouches.

---

(1) Vieux mot pour *perroquet*.
(2) Faux dévot.

CHAPITRE IV

Comment Gargantua fut mis sous pédagogues.



CES propos entendus, le bonhomme Grandgousier fut ravi en admiration, considérant la merveilleuse intelligence de son fils Gargantua. Et il dit aux gouvernantes de l'enfant :

« Mon fils Gargantua parviendra à un degré souverain de sapience, s'il est bien instruit. Je veux donc le donner à quelque homme savant pour qu'il l'endoctrine selon sa capacité. Et je n'y veux rien épargner. »

Il choisit un grand docteur en théologie, nommé Tubal Holopherne, qui apprit à l'enfant sa charte (1), si bien qu'il la disait par cœur au rebours : et il y fut cinq ans et trois mois. Puis on

---

(1) Pancarte sur laquelle étaient inscrites les lettres de l'alphabet.

lui fit lire des grammaires latines et d'autres livres dans cette langue, et il y fut treize ans six mois et deux semaines. Mais notez qu'il apprenait en même temps à écrire gothiquement, et écrivait tous ses livres, car l'art d'imprimerie n'était point encore en usage. Et il portait en général une grosse écritoire pesant plus de sept mille quintaux, dont l'encrier, suspendu à de grosses chaînes de fer, avait la capacité d'un tonneau de marchandise.

Puis on lui lut le *De Modis significandi* (1), avec les commentaires de Hurtebise, de Fasquin, de Tropditeux, de Gualehaul, de Jehan le Veau, de Billonio, de Brelinguandus et un tas d'autres : et il y fut plus de dix-huit ans et onze mois. Et il le sut si bien qu'à l'épreuve il le rendait par cœur à l'envers.

Puis on lui lut le calendrier, où il fut bien seize ans et deux mois, lorsque son dit précepteur mourut :

Ce fut l'an mil quatre cent vingt
De la rougeole qui lui vint.

Après, Gargantua eut un autre vieux tousseux, nommé maître Jobelin Bridé, qui lui lut *De Moribus in mensa servandis* (2), *De quatuor Virtutibus cardinalibus* (3) et *Dormi secure* (4), pour

(1) Ce titre signifie : Des formes du discours.
(2) Ce titre signifie : De la manière de se comporter à table.
(3) Ce titre signifie : Des quatre vertus cardinales.
(4) Ce titre signifie : Dors en paix.

les fêtes, et quelques autres de semblable farine, à la lecture desquels il devint aussi sage que jamais depuis nous ne fûmes.

A ce moment son père s'aperçut que vraiment il étudiait très bien, et y mettait tout son temps; toutefois qu'en rien il ne profitait, et, qui pis est, en devenait fou, niais, tout rêveur et sot.

De quoi se plaignant à don Philippe des Marays, vice-roi de Papeligosse, il entendit de lui que mieux vaudrait ne rien apprendre, que tels livres sous tels précepteurs. Car leur savoir n'était que bêterie, et leur sapience que niaiserie, abâtardissant les bons et nobles esprits :

« Prenez, dit-il, quelqu'un de ces jeunes gens du temps présent, qui ait seulement étudié deux ans : s'il n'a meilleur jugement, meilleures paroles, meilleur propos (1) que votre fils, et meilleur entretien et honnêteté dans le monde, tenez-moi à jamais pour un taille-bacon (2) de la Brenne. »

Ce qui plut très bien à Grandgousier, et il commanda qu'ainsi fut fait.

Au soir, en soupant, des Marays introduisit un sien jeune page, nommé Eudémon (3), si bien peigné, si bien mis, si bien épousseté, si honnête en son maintien, qu'il ressemblait plutôt à un

---

(1) Discours. — (2) Charcutier. — (3) Ce nom signifie : qui a un bon esprit.

petit angelot qu'à un homme. Puis il dit à Grandgousier :

« Voyez-vous ce jeune enfant ? Il n'a pas encore seize ans : voyons, si bon vous semble, quelle différence il y a entre le savoir de vos rêveurs du temps jadis et celui des jeunes gens de maintenant. »

L'essai plut à Grandgousier, et il commanda que le page proposât (1). Alors Eudémon, demandant au vice-roi, son maître, la permission de parler, le bonnet au poing, la face ouverte, la bouche vermeille, les yeux assurés, le regard fixé sur Gargantua, avec modestie juvénile, se tint sur ses pieds, et commença à le louer et magnifier, premièrement de sa vertu, secondement de son savoir, troisièmement de sa noblesse, quatrièmement de sa beauté corporelle. Puis il l'exhorta doucement à révérer son père, qui s'étudiait tant à le faire bien instruire ; enfin il le pria qu'il le voulût retenir pour le moindre de ses serviteurs. Car autre don pour le présent il ne requérait des cieux, sinon qu'il lui fût fait grâce de complaire à Gargantua en quelque service agréable.

Le tout fut proféré avec des gestes si appropriés, une prononciation si distincte, une voix si éloquente, un langage si orné et si bien latin, que le

(1) Discourût.

jeune homme ressemblait plutôt à un Cicéron du temps passé qu'à un jouvenceau de ce siècle. Mais toute la contenance de Gargantua fut qu'il se prit à pleurer comme une vache; il se cachait le visage de son bonnet, et il ne fut pas possible de tirer de lui une parole.

Son père en fut si courroucé qu'il voulut mettre à mort maître Jobelin. Mais des Marays l'en empêcha, par la belle remontrance qu'il lui fit, en manière que sa colère fut modérée. Il commanda donc qu'on payât au pédagogue ses gages, qu'on le fît bien boire; ceci fait, qu'il allât à tous les diables.

Maître Jobelin parti de la maison, Grandgousier consulta le vice-roi sur le choix d'un précepteur. Ils décidèrent que cette charge serait confiée à Ponocratès, pédagogue d'Eudémon, et que tous ensemble iraient à Paris pour connaître quelle était l'étude des jouvenceaux de France en ce temps-là.



CHAPITRE V

Comment Gargantua fut envoyé à Paris.



En cette même saison, Fayolès, quatrième roi de Numidie, envoya du pays d'Afrique à Grandgousier une jument, la plus énorme et la plus grande qui fut jamais vue, et la plus monstrueuse : car elle était grande comme six éléphants, et avait les pieds fendus en doigts comme le cheval de Jules César, les oreilles pendantes comme les chèvres du Languedoc et une petite corne à la croupe. Au reste, elle avait le poil d'alezan brûlé, entremêlé de pommelettes grises. Mais surtout elle avait la queue horrible, car elle était grosse à peu près comme la pile de Cinq-Mars, près de Langeais, et aussi carrée, avec les poils ni plus ni moins ennicrochés que ne le sont les épillets à l'épi du blé.

Cette jument fut amenée par mer en trois carraques (1) et un brigantin (1), jusqu'au port d'Olonne en Thalmondais (2). Lorsque Grandgousier la vit :

« Voici, dit-il, ce qu'il faut pour porter mon fils à Paris. Or ça, de par Dieu, tout ira bien. Il sera grand clerc au temps à venir. »

Au lendemain, après boire, se mirent en route Gargantua, son précepteur Ponocratès et ses gens, et avec eux Eudémon, le jeune page. Et, parce que c'était en temps de serein bien humide, son père lui fit faire des bottes fauves. Ils passèrent joyeusement leur chemin, faisant toujours grande chère, jusqu'au-dessus d'Orléans. Auquel lieu était une ample forêt, de la longueur de trente-cinq lieues, de la largeur de dix-sept, ou environ. Elle était horriblement fertile en mouches bovines et en frelons; de sorte que c'était une vraie briganderie pour les pauvres juments, ânes et chevaux.

Mais la jument de Gargantua vengea honnêtement tous les outrages perpétrés par ces insectes sur les bêtes de son espèce, et cela par un tour dont ils ne se doutaient guère. Car, dès qu'elle fut entrée en ladite forêt, et que les frelons lui eurent livré l'assaut, elle dégaina sa queue, et si

(1) Vaisseaux marchands.
(2) Nom inventé par l'auteur.



Gargantua attache les cloches de Notre-Dame au cou de sa jument.

bien, s'escarmouchant, les émoucha, qu'elle en abattit tout le bois ; à tort, à travers, de-ci de-là, par-ci par-là, de long, de large, dessus, dessous, elle abattait les arbres comme un faucheur abat l'herbe. En sorte que, depuis, il n'y eut ni bois, ni frelons; mais tout le pays fut réduit en campagne.

Ce que voyant, Gargantua y prit plaisir bien grand, sans autrement s'en vanter, et dit à ses gens : « Je trouve *beau ce.* » C'est pourquoi ce pays fut appelé la Beauce.

Finalement ils arrivèrent à Paris, où Gargantua se reposa deux ou trois jours, faisant chère lie avec ses gens et s'enquérant quels gens savants étaient pour lors en la ville, et quel vin on y buvait.

Quelques jours après il visita la ville, et fut vu de tout le monde avec grande admiration. Car le peuple de Paris est si sot, si badaud, si inepte de nature, qu'un bateleur, un porteur de rogatons (1), un vielleur (2) au milieu d'un carrefour assemblera une foule de gens. Ils poursuivirent Gargantua si désagréablement qu'il fut contraint de se reposer sur les tours de Notre-Dame. Il considéra les grosses cloches qui étaient en ces tours et les fit sonner bien harmonieusement. Ce que faisant, il lui vint à l'esprit qu'elles serviraient bien de grelots au cou de sa jument, qu'il voulait renvoyer à son père, toute chargée de fromages de Brie et de harengs frais. Il les emporta donc en son logis.

Toute la ville fut émue en sédition. Vous savez que les Parisiens y sont si portés que les nations étrangères s'ébahissent de la patience des rois de France, lesquels ne les refrènent autrement que par bonne justice. Le peuple fut convoqué à la Sorbonne. Là fut proposé le cas et démontré l'inconvénient des cloches transportées.

Après avoir bien ergoté pour et contre, il fut

(1) Résidus de toutes sortes.
(2) Joueur de *vielle,* instrument de musique qui ressemblait à un violon.

conclu que l'on enverrait le plus vieux et suffisant de la Faculté de théologie vers Gargantua, pour lui démontrer l'horrible inconvénient de la perte des cloches. Et nonobstant l'opposition de quelques docteurs de l'Université, lesquels alléguaient que cette charge conviendrait mieux à un orateur qu'à un théologien, maître Janotus de Bragmardo fut élu pour cette affaire.

Il se transporta au domicile de Gargantua et, dans une belle harangue, entremêlée de force éternuements et de nombreuses citations latines, lui enjoignit de rendre les cloches. Ce que fit Gargantua.

Les premiers jours ainsi passés, et les cloches remises en leur lieu, les citoyens de Paris, par reconnaissance de cette honnêteté, offrirent à Gargantua de nourrir et d'entretenir sa jument tant qu'il lui plairait, ce que le bonhomme prit fort à gré. Et ils l'envoyèrent vivre en la forêt de Bièvre : je crois qu'elle n'y est plus maintenant.



CHAPITRE VI

L'étude et la diète de Gargantua selon la discipline de ses anciens professeurs.



ARGANTUA voulut étudier entièrement à la discrétion de Ponocratès. Mais celui-ci, pour le commencement, ordonna qu'il le fît à sa manière accoutumée, afin de comprendre par quel moyen, en si longtemps, ses anciens précepteurs l'avaient rendu si fat, niais et ignorant. Il passait donc son temps en telle façon que, ordinairement, il s'éveillait entre huit et neuf heures; il restait au lit encore quelque temps. Il s'habillait alors selon la saison, mais il portait volontiers une grande et longue robe de grosse frise, fourrée de renards; puis il se peignait des quatre doigts et du pouce, car ses précepteurs disaient que se peigner autrement, se laver et se nettoyer, était perdre du temps en ce monde.

Puis il bâillait, crachait, toussait, sanglotait, éternuait, et déjeunait pour abattre la rosée et le mauvais air : belles tripes frites, belles grillades de bœuf et de chevreau, beaux jambons, et force soupes.

Ponocratès lui fit l'observation qu'il ne devrait point manger au sortir du lit, sans avoir premièrement fait quelque exercice. Gargantua répondit :

« Quoi? N'ai-je point fait suffisamment d'exercice? Je me suis vautré six ou sept tours parmi le lit, avant de me lever? N'est-ce point assez? Mes premiers maîtres m'y ont accoutumé, disant que le déjeuner faisait bonne mémoire. Je m'en trouve fort bien et n'en dîne que mieux. »

Après avoir déjeuné à point, il allait à l'église, et on lui portait, dedans un grand panier, un gros bréviaire pesant à peu près onze quintaux six livres. Là, il écoutait vingt-six ou trente messes; puis, se promenant par les cloîtres, galeries ou jardins, il disait plus de patenôtres que seize ermites.

Puis il étudiait quelque méchante demi-heure, les yeux fixés sur son livre, mais son âme était en la cuisine.

Il s'asseyait ensuite à table, et commençait son repas par quelques douzaines de jambons, de langues fumées, d'andouilles, de cervelas et tels autres avant-coureurs de vin. Cependant quatre de ses gens lui jetaient en la bouche, l'un après l'autre

continuellement, de la moutarde à pleines pelletées, puis il buvait un horrifique trait de vin blanc. Après, il mangeait, selon la saison, des viandes à son appétit, et ne cessait de manger que lorsque le ventre lui tirait. A boire, il n'avait point de limite.

Ensuite, il se lavait les mains de vin frais, se nettoyait les dents avec un pied de porc et devisait joyeusement avec ses gens. Puis, le tapis vert étendu, l'on déployait force cartes, force dés, et l'on jouait aux échecs, aux dames, à la marelle, au trictrac, à pair ou non, à croix ou pile, à la belle, à je te pince sans rire, à compère prêtez-moi votre sac, aux quilles, à la boule plate, à la pirouette, aux jonchets, à Colin-Maillard, au crapaud, à laver la coiffe madame, au pigeonnet, aux chiquenaudes, ou à quelque autre jeu.

Après quoi Gargantua s'étendait pour dormir deux ou trois heures, secouait un peu les oreilles en s'éveillant, puis se faisait apporter du vin frais et buvait mieux que jamais. Puis il commençait à étudier quelque peu, et patenôtres en avant! Pour les expédier mieux en forme, il montait sur une vieille mule : ainsi, marmottant de la bouche et dodelinant de la tête, il allait voir prendre quelque lapin aux filets.

Au retour, il se transportait à la cuisine pour savoir quel rôt était en broche. Et il soupait très bien, par ma conscience, et volontiers conviait

quelque buveur de ses voisins à souper avec lui. Après souper, on faisait apporter les échiquiers et les damiers, ou bien l'on faisait une promenade dans la ville, entremêlée de quelques petits banquets, collations et arrière-collations. Puis Gargantua dormait sans débrider jusqu'au lendemain à huit heures.



CHAPITRE VII

Comment Gargantua fut instruit par Ponocratès en telle discipline qu'il ne perdait heure du jour.



UAND Ponocratès connut la vicieuse manière de vivre de Gargantua, il décida de l'instruire autrement, mais pour les premiers jours le toléra, considérant que la nature n'endure point de mutations soudaines, sans grande violence.

Pour mieux commencer son œuvre, il supplia un savant médecin de ce temps-là, nommé maître Théodore, de considérer s'il était possible de remettre Gargantua en meilleure vie. Le médecin le purgea avec de l'ellébore d'Anticyre, et, par ce médicament, lui nettoya toute la perverse habitude du cerveau. Par ce moyen aussi, Ponocratès lui fit oublier tout ce qu'il avait appris sous ses anciens précepteurs. Pour mieux faire céla, il l'in-

troduisit dans la compagnie de gens savants qui étaient là, à l'émulation desquels lui crût l'esprit et le désir d'étudier autrement et de se faire valoir.

Après quoi, Ponocratès mit Gargantua en tel train d'étude qu'il ne perdait heure quelconque du jour. Il s'éveillait à quatre heures du matin. Pendant qu'on le frottait, un jeune page, natif de Basché, nommé Anagnostès (1), lui lisait quelque page de la divine Écriture, hautement et clairement. Puis son précepteur lui répétait ce qui avait été lu, lui exposant les points les plus obscurs et difficiles. Ils considéraient ensuite l'état du ciel, s'il était tel qu'ils l'avaient noté au soir précédent, et en quels signes entrait le soleil et aussi la lune pour cette journée.

Cela fait, on habillait Gargantua, on le peignait, on le coiffait, on le parfumait et, pendant ce temps, on lui répétait les leçons du jour d'avant. Lui-même les disait par cœur. Puis par trois bonnes heures on lui faisait la lecture. Ceci fait, Ponocratès et Gargantua sortaient avec leurs gens, toujours conférant des propos de la lecture, et ils allaient au carrefour de Bracque ou dans les prés, jouer à la balle ou à la paume, exerçant leur corps, comme, auparavant, ils avaient exercé leur âme. Tout leur jeu n'était qu'en liberté, car ils quittaient

---

(1) Ce nom signifie : lecteur.

la partie quand il leur plaisait; et ils cessaient ordinairement lorsqu'ils étaient en sueur ou autrement las. Puis, s'étant bien essuyés et frottés et ayant changé de chemise, ils allaient voir si le dîner était prêt. En l'attendant, ils récitaient éloquemment quelques sentences retenues de la leçon.

Cependant monsieur l'appétit venait et on s'asseyait à table. Au commencement du repas était lue quelque histoire plaisante des anciennes prouesses, puis ils devisaient joyeusement ensemble, parlant — dans les premiers mois — de la vertu, propriété et nature de tout ce qui leur était servi à table: du pain, du vin, de l'eau, du sel, des viandes, poissons, fruits, herbes, racines, et de la façon de les apprêter. Ce que faisant, Gargantua apprit en peu de temps tous les passages sur ces sujets dans Pline, Galien, Porphyre, Polybe, Héliodore, Aristote (1) et autres. Il faisait souvent, pour être plus assuré, apporter les livres susdits à table. Et il retint si bien et si entièrement en sa mémoire les choses entendues que, pour lors, il n'était pas de médecin qui sût la moitié de ce qu'il savait. Après, ils devisaient des leçons lues au matin, et parachevant leur repas par quelque confection de cotignac (2), ils se nettoyaient les dents avec un

(1) Auteurs célèbres de l'antiquité.
(2) Confiture de coings.

tronc de lentisque et se lavaient les mains et les yeux de belle eau fraîche.

Après le repas, on apportait des cartes, non pour jouer, mais pour y apprendre mille petites gentillesses et inventions nouvelles, qui procédaient toutes de l'arithmétique. Par ce moyen, Gargantua prit en affection la science numérale et tous les jours, après dîner et souper, y passait son temps aussi agréablement qu'il l'eût fait avec les dés ou les cartes. Il devint bientôt si fort que Tunstal, Anglais qui avait amplement écrit de cette science, confessa que vraiment, en comparaison de Gargantua, il n'y entendait que le haut allemand!

Ils s'occupaient aussi des autres sciences mathématiques, comme géométrie, astronomie et musique. Ils se divertissaient parfois à chanter à quatre et cinq parties, ou sur un thème. Quant aux instruments de musique, Gargantua apprit à jouer du luth, de l'épinette, de la harpe, de la flûte, de la viole et de la sacqueboutte (1).

Cette heure ainsi employée et la digestion parachevée, il se remettait à son étude principale, par trois heures ou davantage, tant à répéter la lecture matutinale qu'à poursuivre le livre entrepris et aussi à écrire, à bien former les lettres antiques et romaines.

(1) Aujourd'hui : le trombone.

Ceci fait, ils sortaient de leur hôtel, avec eux un jeune gentilhomme de Touraine, nommé l'écuyer Gymnaste, lequel montrait à Gargantua l'art de la chevalerie. Armé de pied en cap, Gargantua montait sur un coursier, et le faisait voltiger en l'air, franchir le fossé, sauter un obstacle, court tourner en un cercle, tant à droite qu'à gauche. Puis il rompait, non la lance, car c'est la plus grande folie du monde de dire : « J'ai rompu dix lances en tournoi ou en bataille ; » un charpentier le ferait bien, mais c'est une louable gloire d'avoir d'une lance rompu dix de ses ennemis. De sa lance donc, affermie et raide, il rompait une porte, enfonçait une armure, abattait un arbre, enclavait un anneau, enlevait une selle d'armes.

Pour ce qui en est de fanfarer (1) et faire les petits popismes (2) sur un cheval, nul ne le faisait mieux que lui. Le voltigeur de Ferrare n'était qu'un singe en comparaison. Il savait sauter hâtivement d'un cheval sur l'autre sans prendre terre ; et, de chaque côté, la lance au poing, monter sans étrivières ; et, sans bride, guider le cheval à son plaisir.

Un autre jour il s'exerçait à la hache, ou à la pique, ou encore à l'épée, au poignard, à la dague.

---

(1) Faire le fanfaron.
(2) Manœuvres élégantes d'un cavalier.

De sa lance, il abattait un arbre.

GARGANTUA.



Il courait le cerf, le chevreuil, l'ours, le sanglier, le lièvre, la perdrix, le faisan, l'outarde.

Il luttait, courait, sautait, non à cloche-pied, non au saut d'Allemand, car, disait Gymnaste, tels sauts sont inutiles et de nul bien en guerre, mais d'un saut il franchissait un fossé, volait par-dessus une haie, montait six pas encontre une muraille et rampait de cette façon à une fenêtre de la hauteur d'une lance.

Il nageait en eau profonde, à l'endroit, à l'envers, de côté, de tout le corps, des seuls pieds, une main en l'air (en laquelle tenant un livre, il traversait toute la rivière de Seine sans le mouiller); puis d'une main il entrait par grande force en un bateau, se jetait derechef dans l'eau la tête la première; sondait le fond, creusait les rochers, plongeait aux abîmes.

Puis il tournait et gouvernait son bateau, le menait vite, lentement, au fil de l'eau, contre le courant, le retenait en pleine écluse, d'une main le guidait, de l'autre s'escrimait avec un grand aviron, tendait la voile, montait au mât par les cordages, ajustait la boussole, faisait tourner le gouvernail.

Au sortir de l'eau, il montait roidement encontre la montagne et dévalait aussi franchement, grimpait aux arbres comme un chat, sautait de l'un à l'autre comme un écureuil, abattait les gros ra-

meaux comme Milon de Crotone (1). Il tirait à l'arc comme les Parthes (2).

On lui attachait un câble en quelque haute tour, pendant jusqu'à terre; il y montait des deux mains, puis dévalait si rapidement que vous ne pourriez mieux faire en un pré bien uni. On lui mettait une grosse perche appuyée à deux arbres; il s'y pendait par les mains et allait et venait sans toucher à rien des pieds, et si rapidement qu'on ne le peut concevoir.

Pour s'exercer le thorax et les poumons, il criait comme tous les diables. Je l'entendis une fois appelant Eudémon, depuis la porte Saint-Victor jusqu'à Montmartre.

Et pour fortifier les nerfs, on lui avait fait deux gros haltères de plomb, chacun du poids de huit mille sept cents quintaux; il en prenait un en chaque main, les élevait en l'air au-dessus de la tête, les tenait ainsi trois quarts d'heure et davantage sans remuer, ce qui montrait une force inimitable.

Le temps ainsi employé, et Gargantua frotté, nettoyé et rafraîchi d'habillements, ils s'en retournaient tout doucement, et, passant par quelques prés ou autres lieux herbus, ils visitaient les arbres et les plantes et en emportaient leurs pleines

(1) Athlète du VIe siècle avant J.-C., d'une force prodigieuse.
(2) Ancien peuple. Les Parthes étaient des cavaliers et des tireurs admirables.

mains au logis; desquelles avait la charge un jeune page nommé Rhizotome (1), ainsi que des pioches, serfouettes, bêches et autres instruments nécessaires pour bien herboriser.

Arrivés au logis, pendant qu'on apprêtait le souper, ils répétaient quelques passages de ce qui avait été lu et s'asseyaient à table. Notez ici que le dîner était sobre et frugal, mais le souper large et copieux. Pendant le repas était continuée la leçon du dîner tant que bon semblait, puis venaient les bons propos, tous lettrés et utiles. Après le repas, ils s'adonnaient à chanter musicalement, à jouer d'instruments harmonieux, ou bien à ces petits passe-temps tels que cartes et dés. Quelquefois ils demeuraient là se divertissant ainsi jusqu'à l'heure de dormir, d'autres fois ils allaient visiter des compagnies de gens lettrés, ou de gens qui eussent vu des pays étrangers.

En pleine nuit, avant de se retirer, ils allaient au lieu de leur logis le plus découvert, voir la face du ciel; et là notaient les comètes s'il y en avait, les figures, situations, aspects, oppositions et conjonctions des astres.

Puis, avec son précepteur, Gargantua récapitulait brièvement tout ce qu'il avait lu, vu, su, fait et entendu, au cours de toute la journée. Cela fait, et leur prière dite à Dieu, ils entraient en leur repos.

---

(1) Ce nom signifie : coupeur de racines.

S'il advenait que l'air fût pluvieux et froid, tout le temps avant le dîner était employé comme de coutume, excepté que Ponocratès faisait allumer un feu beau et clair pour corriger l'intempérie de l'air. Mais, après dîner, au lieu des exercices, ils demeuraient à la maison, et, par manière de délassement, s'ébattaient à botteler du foin, à fendre et scier du bois et à battre les gerbes en grange. Puis ils étudiaient la peinture et la sculpture.

Parfois ils allaient voir comment on forgeait les métaux, ou comment on fondait l'artillerie; ou ils regardaient travailler les lapidaires, orfèvres et tailleurs de pierreries, ou les alchimistes et les monnayeurs; ou les faiseurs de tapisseries, de rubans et de tissus, les horlogers, imprimeurs, les fabricants de miroirs, ceux d'orgues, les teinturiers, et d'autres ouvriers, et ainsi ils apprenaient et considéraient l'industrie et l'invention des métiers.

Ils allaient ouïr les leçons publiques, les actes solennels, les répétitions, les déclarations, les plaidoyers des avocats, les sermons des prêcheurs évangéliques.

Passant par les salles ordonnées pour l'escrime, contre les maîtres ils essayaient de tous bâtons, et leur montraient par l'évidence qu'ils en savaient autant, voire plus qu'eux.

Et, au lieu d'herboriser, ils visitaient les boutiques des droguistes, herboristes et apothicaires et

considéraient attentivement les fruits, racines, feuilles, gommes, semences, et comment on les falsifiait. Ils allaient voir aussi les bateleurs et charlatans et considéraient leurs gestes et leurs ruses.

Rentrés pour souper, ils mangeaient plus sobrement que les autres jours, afin que l'intempérie humide de l'air, communiquée au corps par nécessaire voisinage, fût par ce moyen corrigée et qu'ils ne fussent point incommodés de n'avoir pas pris de l'exercice comme de coutume.

Ainsi fut gouverné Gargantua, et il continuait cette vie de jour en jour, profitant comme le peut faire un jeune homme de son âge et de bon sens, en tel exercice ainsi continué. Lequel, bien qu'il semblât pour le commencement difficile, à la longue devint si doux, léger et délectable, qu'il ressemblait plutôt à un passe-temps de roi qu'à l'étude d'un écolier.

Toutefois Ponocratès, pour reposer l'esprit de son élève, avisait une fois le mois quelque jour bien clair et serein, auquel ils bougeaient au matin de la ville, et allaient ou à Gentilly, ou à Boulogne, ou à Montrouge, ou au pont de Charenton, ou à Vanves, ou à Saint-Cloud. Et là ils passaient toute la journée à se divertir, jouant, chantant, dansant, raillant, plaisantant, se vautrant en quelque beau pré, dénichant des passereaux, prenant des cailles, pêchant des grenouilles et des écrevisses.

Mais, encore que cette journée fût passée sans livres et lectures, elle n'était point sans profit. Car, dans une belle prairie, ils récitaient par cœur de plaisants vers de Virgile (1) ou d'Hésiode (2). Ils composaient en latin quelques jolies épigrammes, puis les mettaient, par rondeaux et ballades, en langue française.

---

(1) Poète latin.
(2) Poète grec.



CHAPITRE VIII

Comment éclata une grosse guerre entre les sujets de Grandgousier et ceux de Picrochole (1).



N ce temps-là, qui était la saison des vendanges au commencement de l'automne, les bergers de la contrée de Grandgousier étaient à garder les vignes et empêcher que les étourneaux ne mangeassent les raisins. En ce même temps, les fouaciers de Lerné, contrée du roi Picrochole, passèrent sur la grande route, menant dix ou douze charges de fouaces (2) à la ville. Les bergers leur demandèrent courtoisement de leur en céder pour de l'argent, au prix du marché. Car notez que c'est régal céleste de manger à déjeuner raisins

(1) Nom qui signifie : bile amère.
(2) Sorte de galettes épaisses, cuites au four ou sous la cendre.

avec fouaces fraîches, et de plus c'est très sain.

Mais les fouaciers ne furent aucunement enclins à accorder cette requête et (qui pis est) ils outragèrent les bergers grandement, les appelant fainéants, gourmands, malotrus, claquedents et autres épithètes diffamatoires, ajoutant que ces fouaces étaient bien trop belles pour eux, mais qu'ils se devaient contenter de gros pain balle (1) et de tourteau (2).

Auquel outrage un d'entre eux, nommé Forgier, bien honnête homme de sa personne, et notable bachelier (3), répondit doucement :

« Depuis quand avez-vous pris cornes que vous êtes si rogues devenus? Autrefois vous aviez coutume de nous en donner volontiers, et maintenant vous vous y refusez? Ce n'est point le fait de bons voisins, et nous ne faisons point ainsi quand vous venez ici acheter votre beau froment, duquel vous faites vos gâteaux et fouaces. Encore, par-dessus le marché, vous eussions-nous donné de nos raisins; mais Pâques-Dieu vous vous en pourrez repentir : vous aurez quelque jour affaire à nous et alors nous ferons envers vous à la pareille, qu'il vous en souvienne! »

Alors Marquet, grand bâtonnier de la confrérie des fouaciers :

« Vraiment tu es bien fier ce matin, tu mangeas

(1) Contenant la balle, ou enveloppe du grain.
(2) Gros pain, de forme ronde.
(3) Jeune homme remarquable.

hier soir trop de mil. Viens ça, viens ça, je te donnerai de ma fouace. »

Forgier, en toute simplicité, approche, tirant de son baudrier un onzain (1), pensant que Marquet lui voulût livrer de ses fouaces, mais il lui donna de son fouet à travers les jambes, si rudement que les nœuds y apparaissaient; puis il voulut prendre la fuite, mais Forgier cria au meurtre tant qu'il put et lui jeta un gros bâton qu'il portait sous son aisselle, lequel atteignit Marquet à la tête, sur la tempe du côté droit, en telle sorte qu'il tomba de sa jument plus mort que vif.

Cependant les métayers, qui près de là écalaient les noix, accoururent avec leurs grandes gaules, et frappèrent sur ces fouaciers comme sur seigle vert. Les autres bergers et bergères, entendant le cri de Forgier, y vinrent avec leurs frondes et suivirent les fouaciers à grands coups de pierres, si drus qu'il semblait que ce fût grêle. Finalement ils les atteignirent et leur ôtèrent de leurs fouaces environ quatre ou cinq douzaines; toutefois ils les payèrent au prix accoutumé, et leur donnèrent en plus trois panerées de raisins. Puis les fouaciers aidèrent à monter à Marquet, qui était vilainement blessé, et retournèrent à Lerné (2), sans poursuivre le chemin de Pareillé, menaçant fort

(1) Pièce de monnaie, valant onze deniers.
(2) Ce nom et ceux qui suivent sont de l'invention de l'auteur.

et ferme les bouviers, bergers et métayers de Seuillé et de Sinays.

Quant aux bergers et bergères, ils firent chère lie avec ces fouaces et de beaux raisins, et se rigolèrent ensemble au son de la flûte, se moquant de ces beaux fouaciers glorieux, qui avaient trouvé male encontre (1). Et avec de gros raisins, ils baignèrent mignonnement les jambes de Forgier, si bien qu'il fut tantôt guéri.

Les fouaciers, retournés à Lerné, avant de boire ni de manger, se transportèrent au Capitole (2), et là, devant leur roi Picrochole, troisième de ce nom, proposèrent leur complainte, montrant leurs paniers rompus, leurs bonnets froissés, leurs robes déchirées, leurs fouaces détroussées et surtout Marquet blessé énormément, disant que le tout avait été fait par les bergers et métayers de Grandgousier, près de la grande route, au delà de Seuillé.

Le roi Picrochole entra aussitôt en courroux furieux, et, sans interroger plus exactement les fouaciers, fit lever dans son pays le ban et l'arrière-ban. Il ordonna que chacun, sous peine du hart (3), se trouvât tout armé en la grande place, devant le château, à l'heure de midi. Pour mieux confirmer

(1) Mauvaise aventure.
(2) Lieu où s'assemblaient les magistrats de la cité. Il y avait un Capitole à Rome.
(3) De la corde.

son entreprise, il envoya sonner le tabourin (1) à l'entour de la ville; lui-même, pendant qu'on apprêtait son dîner, alla faire affûter (2) son artillerie, déployer son enseigne et son oriflamme et charger force munitions.

En dînant, il distribua les commissions. Par son édit, le seigneur Trépelu fut établi sur l'avant-garde, en laquelle furent comptés seize mille quatorze arquebusiers, trente-cinq mille et onze aventuriers. Le grand écuyer Touquedillon fut commis à l'artillerie, en laquelle furent comptées neuf cent quatorze grosses pièces de bronze. L'arrière-garde fut confiée au duc Raquedenare. Et le roi et les princes de son royaume se tinrent prêts à la bataille. Étant ainsi sommairement armés, avant de se mettre en route, ils envoyèrent trois cents chevau-légers (3), sous la conduite du capitaine Engoulevent, pour découvrir le pays, et savoir s'il était aucune embûche par la contrée.

Mais, après avoir diligemment recherché, ils trouvèrent tout le pays à l'environ en paix et silence, sans assemblée quelconque. Ce qu'entendant, Picrochole commanda qu'on marchât sous son enseigne hâtivement. Or donc, sans ordre ni mesure, ils prirent les champs les uns parmi les autres; gâtant et dissipant tout par où ils passaient,

(1) Battre du tambour.
(2) Mettre en ordre.
(3) Anciens cavaliers.

sans épargner ni pauvre, ni riche, ni lieu sacré, ni profane; emmenant bétail et volailles, abattant les noix, vendangeant les vignes, emportant les ceps, faisant tomber tous les fruits des arbres.

C'était un désordre incomparable qu'ils faisaient. Et ils ne trouvèrent personne qui leur résistât, mais chacun se mettait à leur merci, les suppliant d'être traités plus humainement, en considération de ce qu'ils avaient de tout temps été bons et aimables voisins et n'avaient jamais commis envers eux excès ni outrage, pour être ainsi soudainement mal vexés par eux, et leur affirmant que Dieu les en punirait promptement. Auxquelles remontrances les gens de Picrochole ne répondaient rien, sinon qu'ils leur voulaient apprendre à manger de la fouace.



CHAPITRE IX

Comment un moine de Seuillé sauva le clos de l'abbaye du sac des ennemis.



TANT firent et tracassèrent, pillant et larronnant, qu'ils arrivèrent à Seuillé et détroussèrent hommes et femmes, et prirent ce qu'ils purent; rien ne leur fut trop chaud ni trop pesant. Bien que la peste y fût dans la plupart des maisons, ils entraient partout, ravissaient tout ce qui était dedans et jamais nul n'en prit danger. C'est là un cas assez merveilleux. Car les curés, médecins, chirurgiens et apothicaires, qui allaient visiter, guérir, prêcher et admonester les malades, étaient tous morts de l'infection; et ces diables pilleurs et meurtriers n'y prirent aucun mal.

Le bourg ainsi pillé, ils se transportèrent à l'abbaye avec un horrible tumulte, mais ils la trouvè-

rent bien fermée. L'armée principale marcha donc vers le gué de Vède, excepté sept enseignes de gens de pied et deux cents lances qui restèrent là et rompirent les murailles du clos afin de gâter toute la vendange.

Les pauvres diables de moines ne savaient à quel saint se vouer. A toute aventure ils firent sonner leurs cloches pour rassembler le chapitre. Là fut décrété qu'ils feraient une belle procession.

Il y avait alors en l'abbaye un moine, nommé Jean des Entommeures (1); jeune, vif, hardi, aventureux, décidé, haut, maigre, bien fendu de gueule, bien avantagé en nez; et pour tout dire sommairement, un vrai moine, si jamais en fut depuis que le monde moinant moina de moinerie, au reste clerc jusqu'aux dents en matière de bréviaire (2).

Entendant le bruit que faisaient les ennemis dans le clos de leur vigne, frère Jean sortit pour voir ce qui s'y passait. Et avisant qu'ils vendangeaient leur clos, qui devait fournir aux moines leur vin pour toute l'année, il retourna au chœur de l'église où étaient les autres moines, tous étonnés comme fondeurs de cloches. Ils chantaient en latin.

« C'est, dit frère Jean, bien chanté! Vertus Dieu! que ne chantez-vous : Adieu paniers, vendanges

---

(1) Ce nom signifie : Jean qui taille en pièces.
(2) Très savant, en ce qui concerne le bréviaire.



Frère Jean se saisit du bâton de la croix et tomba sur les ennemis.

sont faites? Je me donne au diable si les ennemis ne sont en notre clos, et ils coupent si bien et ceps et raisins qu'il n'y aura, de quatre années, qu'à grappiller dedans. Ventre saint Jacques! que boirons-nous pendant ce temps, nous autres pauvres diables? »

Alors dit le prieur :

« Que fait cet ivrogne ici? Qu'on me le mène en prison. Troubler ainsi le service divin! — Mais, dit le moine, ces répons que vous chantez ici ne sont point de saison. Écoutez, messieurs, vous

autres qui aimez le vin, suivez-moi! Que saint Antoine me consume de son feu si ceux qui n'auront pas secouru la vigne boiront de son vin! »

Ce disant, il mit bas son grand habit et se saisit du bâton de la croix, qui était de cœur de cormier, long comme une lance, rond à plein poing, et quelque peu semé de fleurs de lys, toutes presque effacées. Frère Jean sortit ainsi en beau sayon (1), mit son froc en écharpe, et donna brusquement sur les ennemis, qui, sans ordre ni enseigne, ni trompette, ni tambour, vendangeaient le clos. Car les porte-guidon et porte-enseigne avaient mis leurs guidons et leurs enseignes contre les murs, les tambourineurs avaient défoncé leurs tambourins d'un côté pour les emplir de raisins, les trompettes étaient chargés de moussines (2), chacun était hors de son rang.

Frère Jean tomba donc si roidement sur eux, sans dire gare, qu'il les renversait comme porcs, frappant à tort et à travers, à la vieille escrime. Aux uns il escarbouillait la cervelle, aux autres rompait bras et jambes, brisait le nez, pochait les yeux, fendait les mâchoires, enfonçait les dents en la bouche, transperçait la poitrine, subvertissait l'estomac. Croyez que c'était le plus horrible spectacle qu'on vit jamais. Les uns criaient sainte

(1) Habit court.
(2) Branches auxquelles pendaient des raisins.

Barbe ; les autres saint Georges. Les uns se vouaient à saint Jacques, les autres au saint Suaire de Chambéry, les autres à saint Eutrope de Saintes, à saint Martin de Tours, et à mille autres bons petits saints. Les uns mouraient sans parler, les autres parlaient sans mourir, les uns mouraient en parlant, les autres parlaient en mourant.

Tant fut grand le cri des blessés que le prieur de l'abbaye sortit avec tous ses moines. Lesquels, quand ils aperçurent ces pauvres gens ainsi rués parmi la vigne et blessés à mort, en confessèrent quelques-uns. Mais les petits moinetons coururent au lieu où était frère Jean et lui aidèrent. Quelques-uns des moinetons emportèrent les enseignes et guidons en leurs chambres pour en faire des jarretières.

Ainsi par la prouesse de Jean des Entommeures furent déconfits tous ceux de l'armée qui étaient entrés dans le clos. Jamais Maugis, ermite, ne se porta si vaillamment de tout son bourdon contre les Sarrasins [duquel il est écrit dans la geste des quatre fils Aymon] (1), que ne le fit le moine à l'encontre des ennemis dans le clos de la vigne.

Pendant que le moine s'escarmouchait, comme nous l'avons dit, contre ceux qui étaient entrés dans le clos, Picrochole, en grande hâte, passa le gué de Vède avec ses gens et assaillit la Roche-

---

(1) Chanson de geste du XIIIe siècle.

Clermaud, auquel lieu il ne lui fut fait aucune résistance quelconque. Il prit d'assaut les boulevards, puis le château, qu'il pourvut des munitions requises, pensant en faire sa retraite s'il était assailli d'ailleurs. Car le lieu était fort, et par art et par nature, à cause de sa situation.



CHAPITRE X

Grandgousier rappelle son fils Gargantua.



R laissons-le là, et retournons à notre bon Gargantua, qui est à Paris, bien appliqué à l'étude des bonnes lettres et des exercices athlétiques; et au vieux Grandgousier, son père, qui, après souper, se chauffe les jambes à un beau, clair et grand feu, et, tout en faisant griller des châtaignes, écrit sur le foyer avec un bâton brûlé à un bout, dont on tisonne le feu, faisant à sa femme et à sa famille de beaux contes du temps jadis.

Un des bergers qui gardaient les vignes, nommé Pillot, se transporta devers lui à cette heure, et lui raconta entièrement les excès et pillages que faisait Picrochole, roi de Lerné, en ses terres et domaines.

« Hélas! hélas! dit Grandgousier, qu'est ceci, bonnes gens? Est-ce que je songe? Ou si c'est vrai,

ce qu'on me dit? Picrochole, mon ami ancien, de tout temps, de toute alliance, me vient assaillir? Je proteste que jamais je ne lui ai fait déplaisir, ni à ses gens dommage, mais, bien au contraire, je l'ai secouru de gens, d'argent, de faveur et de conseil, dans tous les cas où j'ai pu connaître son avantage. Qu'il m'ait donc à ce point outragé, ce ne peut être que par l'esprit malin. Mes bonnes gens, mes féaux (1) serviteurs, faudra-t-il que je vous demande de m'aider à châtier ce traître? Las! ma vieillesse ne requérait dorénavant que repos, et durant toute ma vie je n'ai rien tant procuré que la paix; mais il faut, je le vois bien, que maintenant je charge de mon armure mes pauvres épaules lasses et faibles, et que je prenne en ma main tremblante la lance et la masse (2), pour secourir et garantir mes pauvres sujets. La raison le veut ainsi, car de leur labeur je suis entretenu, et de leur sueur je suis nourri, moi, mes enfants et ma famille. Cependant, je n'entreprendrai point la guerre que je n'aie essayé par tous les moyens d'obtenir la paix; à cela je suis résolu. »

Là-dessus Grandgousier fit convoquer son conseil et il exposa l'affaire telle qu'elle était. Il fut conclu qu'on enverrait quelque homme prudent auprès

(1) Fidèles.
(2) La masse d'armes était formée d'un manche assez court, que surmontait une tête de métal, souvent garnie de pointes.

de Picrochole, afin de savoir pourquoi il s'était départi de son repos, et pour quelle raison il avait envahi des terres sur lesquelles il n'avait aucun droit quelconque. Et qu'on ferait quérir Gargantua et ses gens, pour qu'ils maintiennent le pays et le défendent. Le tout plut à Grandgousier et il commanda qu'ainsi fut fait. Il envoya donc sur l'heure le Basque, son laquais, quérir Gargantua en toute diligence. Et il lui écrivit comme s'ensuit :

« La ferveur de tes études demanderait que de longtemps je ne te fisse point sortir de ce philosophique repos. Mais la trahison de nos amis et anciens alliés a mis fin à la tranquille sécurité de ma vieillesse. Puisque la fatale destinée veut que je sois inquiété par ceux dans lesquels j'avais la confiance la plus complète, force m'est de te rappeler, au secours des gens et biens qui te sont par droit naturel dévolus. Car l'étude est vaine et la sagesse acquise inutile, si elle ne sait, en temps opportun, se transformer en action.

« Ma décision est de ne point provoquer, mais d'apaiser ; je ne veux point assaillir, mais défendre ; point conquérir de terres, mais garder mes féaux sujets et mes terres héréditaires, dans lesquelles est hostilement entré le roi Picrochole, sans cause ni occasion. De jour en jour il poursuit sa furieuse entreprise, avec des excès que nous ne saurions tolérer, étant des personnes libres.

« Je me suis mis en devoir de modérer sa colère,

en lui offrant tout ce que je pensais lui pouvoir être en contentement. Et, par plusieurs fois, j'ai envoyé des messagers auprès de lui, pour apprendre en quoi, par qui et comment il se sentait outragé, mais je n'ai eu aucune réponse de lui qu'un volontaire défi, car il déclare qu'il prétend avoir en mes terres le droit de bien séance (1).

« C'est pourquoi, mon fils bien-aimé, reviens en toute hâte secourir, non pas tellement moi (ce que toutefois par pitié naturellement tu dois) que les tiens, lesquels tu as le devoir de sauver et garder. La guerre sera faite avec la moindre effusion de sang qu'il sera possible. Et si cela se peut faire, par des moyens adroits, par des finesses et des ruses de guerre, nous sauverons toutes les âmes et les enverrons joyeuses à leurs domiciles !

« Très cher fils, la paix de Dieu soit avec toi. Salue Ponocratès, Gymnaste et Eudémon de par moi.

« Du vingtième de septembre.

« Ton père,

« GRANDGOUSIER. »

(1) Droit de faire à sa convenance.



CHAPITRE XI

Comment Grandgousier, pour acheter la paix, fit rendre les fouaces.



RANDGOUSIER envoya en ambassade auprès de Picrochole, Ulrich Gallet, maître des requêtes, homme sage et discret. Cependant, malgré sa grande éloquence, Ulrich ne réussit point à faire entendre raison au roi de Lerné. Il retourna donc vers Grandgousier :

« Ha, mon ami, mon ami, quelles nouvelles m'apportez-vous ? lui demanda le roi. — Il n'y a, dit Gallet, rien à faire : cet homme est tout hors du sens. — Voire mais, dit Grandgousier, mon ami, quelle raison donne-t-il de sa conduite ? — Il ne m'a, dit Gallet, exposé aucune raison quelconque, sinon qu'il m'a dit en colère quelques mots de fouaces. Je ne sais si l'on n'aurait point fait

outrage à ses fouaciers. — Je veux, dit Grandgousier, savoir ce qui en est avant de délibérer sur ce qu'il y a à faire. »

S'étant informé, le roi trouva pour vrai qu'on avait pris par force quelques fouaces des gens de Picrochole, et que Marquet avait reçu un coup de bâton sur la tête; toutefois que le tout avait été bien payé, et que ledit Marquet avait le premier blessé Forgier de son fouet. Et il sembla à tout le conseil que Grandgousier devait certainement se défendre.

Malgré cela, Grandgousier dit :

« Puisqu'il n'est question que de quelques fouaces, j'essayerai de contenter Picrochole, car il me déplaît par trop de déclarer la guerre. »

Il demanda donc combien on avait pris de fouaces, et, apprenant qu'il y en avait quatre ou cinq douzaines, il commanda qu'on en fît cinq charretées cette nuit-là; et que l'une fût de fouaces faites à beau beurre, beaux jaunes d'œufs, beau safran et belles épices, pour être distribuées à Marquet, et que, pour ses intérêts, on lui donnât de sa part sept cent mille et trois philippus (1) pour payer les barbiers qui l'auraient pansé et aussi la métairie de la Pomardière, à perpétuité pour lui et les siens. Gallet fut envoyé pour conduire le tout avec les cinq charretiers.

(1) Monnaie de Flandre et d'Espagne.



Picrochole renvoya les messagers de Grandgousier au capitaine Touquedillon.

Arrivés à la porte de la Roche-Clermaud, ils demandèrent à parler à Picrochole de par Grandgousier. Picrochole ne voulut ni les laisser entrer, ni leur aller parler; il leur manda qu'il était empêché, mais qu'ils disent ce qu'ils voudraient au capitaine Touquedillon, lequel préparait quelque pièce d'artillerie sur les murailles. Alors lui dit le bonhomme :

« Pour vous ôter tout prétexte de débat, nous vous rendons présentement les fouaces qui cau-

sèrent la dispute. Cinq douzaines en prirent nos gens ; elles furent très bien payées ; cependant nous aimons tant la paix que nous en rendons cinq charretées. Et celle-ci sera pour Marquet qui se plaint le plus. Davantage, pour le contenter entièrement, voilà sept cent mille et trois philippus que je lui livre, et pour l'intérêt auquel il pourrait prétendre je lui cède la métairie de la Pomardière, à perpétuité pour lui et les siens ; voici le contrat de la transaction. Et, pour Dieu ! vivons dorénavant en paix ; retirez-vous en vos terres, joyeusement, cédant cette place-ci, en laquelle vous n'avez aucun droit quelconque. Et soyons amis, comme auparavant. »

Touquedillon raconta le tout à Picrochole, et de plus en plus envenima son audace, lui disant :

« Ces rustres ont belle peur. Par Dieu ! Grandgousier tremble, le pauvre homme ; ce n'est pas son art d'aller à la guerre. Je suis d'opinion que nous retenions les fouaces et l'argent, mais que nous nous hâtions de nous fortifier dans cette ville et de poursuivre notre fortune. Vraiment pensent-ils avoir affaire à un oiseau qu'ils vous nourrissent de ces fouaces ? Le bon traitement et la grande familiarité que vous avez eus pour eux vous ont rendu méprisable à leurs yeux. Oignez vilain, il vous poindra ; poignez vilain, il vous oindra. »

« Ça, ça, ça, dit Picrochole, saint Jacques ! ils en

auront! Faites ainsi que vous l'avez dit. Saisissez ce qu'ils ont amené. »

Ils prirent donc argent et fouaces, et bœufs et charrettes, et renvoyèrent les messagers sans mot dire, sinon qu'ils n'approchassent plus d'aussi près, pour la raison qu'on leur dirait demain. Ainsi, sans rien faire, ils retournèrent auprès de Grandgousier, et lui contèrent tout, ajoutant qu'il n'était espoir d'amener les ennemis à la paix, sinon par une vive et forte guerre.

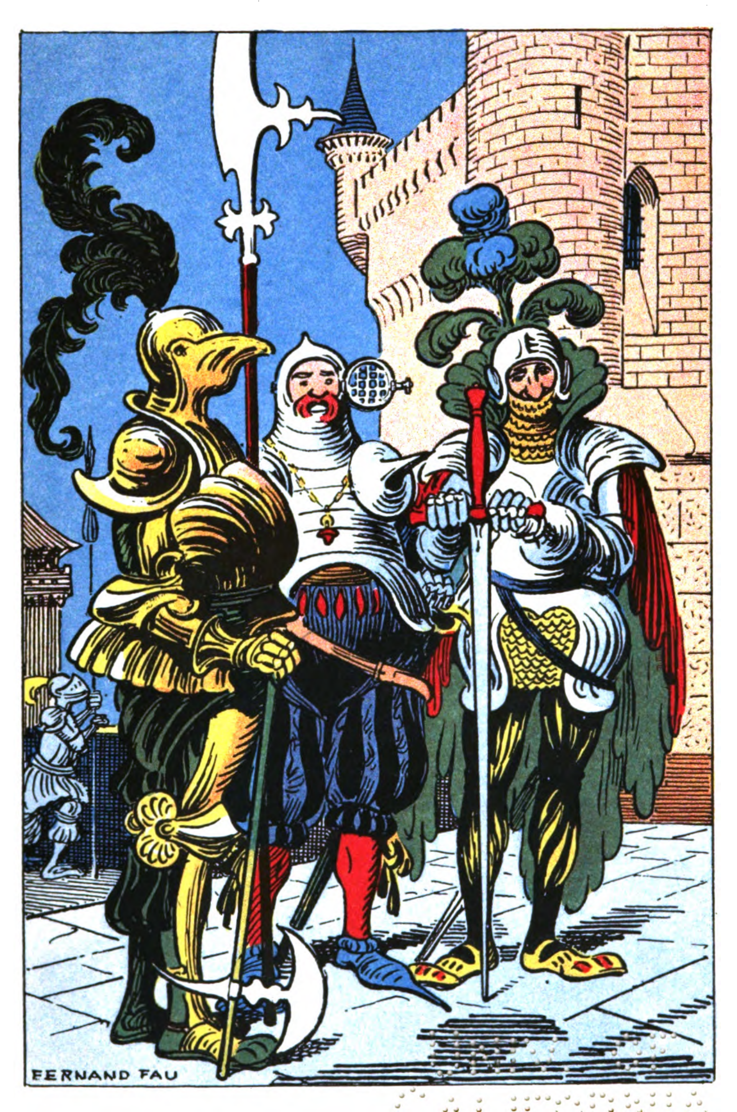


CHAPITRE XII

Comment certains gouverneurs de Picrochole, par leurs mauvais conseils, le mirent au dernier péril.


ROIS gouverneurs de Picrochole comparurent devant lui et lui dirent :

« Sire, aujourd'hui nous vous rendrons le plus heureux et le plus valeureux prince qui jamais fût depuis la mort d'Alexandre de Macédoine. — Couvrez-vous, dit Picrochole. — Grand merci, dirent-ils, Sire, nous sommes à notre devoir. Le moyen est tel. Vous laisserez ici quelque capitaine en garnison, avec une petite bande de gens, pour garder la place, laquelle nous semble assez forte. Votre armée vous partagerez en deux, comme vous l'entendrez. Une partie ira se jeter sur ce Grandgousier et ses gens. Il sera facilement déconfit.



Trois gouverneurs de Picrochole comparurent devant lui.

GARGANTUA.

Là, vous recouvrerez de l'argent en tas, car le vilain en a à foison ! Vilain, disons-nous, parce qu'un noble prince n'a jamais un sou. Thésauriser est le fait d'un vilain.

« Pendant ce temps, l'autre partie de votre armée tirera vers l'Aunis, la Saintonge, l'Angoumois et la Gascogne. Vos soldats prendront sans résistance villes, châteaux et forteresses. A Bayonne, à Saint-Jean-de-Luz et à Fontarabie, vous saisirez toutes les nefs (1), et, côtoyant vers la Galice et le Portugal, vous pillerez tous les lieux maritimes jusqu'à Lisbonne, où vous trouverez renfort de tout équipage nécessaire à un conquérant. Par le corbleu ! l'Espagne se rendra, car ils ne sont que fainéants. Vous passerez par le détroit de Sibylle (2), et ce détroit sera nommé la mer Picrocholine.

« Une fois la mer Picrocholine passée, voici Barberousse (3) qui se rend votre esclave. — Je le prendrai à merci, dit Picrochole. — Et vous porterez la guerre dans les royaumes de Tunis, de Bône, d'Alger et de Barbarie. Passant outre, vous retiendrez en votre main Majorque, Minorque, la Sardaigne, la Corse et les autres îles de la mer Baléare. Côtoyant à gauche, vous subjuguerez toute la Gaule narbonnaise, la Provence, Gênes, Florence et vous serez à Rome. Le pauvre Mon-

(1) Vaisseaux.
(2) Détroit de Gibraltar.
(3) Fameux pirate, maître d'Alger, XVIe siècle.

sieur du Pape meurt déjà de peur. — Par ma foi, dit Picrochole, je ne lui baiserai jamais sa pantoufle !

« Prise l'Italie, voilà Naples, la Calabre, la Pouille et la Sicile, toutes mises à sac et Malte avec. Je voudrais bien que les plaisants chevaliers vous résistassent, pour voir ce qui leur adviendrait! De là, nous prendrons Candie, Chypre, Rhodes et les Cyclades et nous donnerons sur la Morée. Nous la tenons. Dieu garde Jérusalem! Car le sultan n'est pas comparable à votre puissance. — Je ferai donc rebâtir le temple de Salomon? dit Picrochole. — Non, dirent-ils, pas encore; attendez un peu. Ne soyez point si prompt en vos entreprises. Il vous convient de prendre premièrement l'Asie Mineure et tout le pays jusqu'à l'Euphrate. — Verrons-nous, dit Picrochole, Babylone et le mont Sinaï? — Il n'en est, dirent-ils, pas besoin pour cette heure. N'est-ce pas assez tracassé d'avoir transfreté (1) la mer Hyrcanéenne (2), chevauché (3) les deux Arménies et les trois Arabies?

« Par ma foi, dit Picrochole, nous sommes fous. Ha! pauvres gens! — Quoi? dirent-ils. — Que boirons-nous par ces déserts? Car Julien Auguste et toute son armée y moururent de soif. — Nous avons déjà donné ordre à tout, dirent-ils. Vous

(1) Traversé en bateau.
(2) Mer Caspienne.
(3) Traversé à cheval.

avez neuf mille quatorze grands vaisseaux chargés des meilleurs vins du monde; ils arrivent à Jaffa. Là se trouvent vingt-deux cent mille chameaux et seize cents éléphants. Ne vous fourniront-ils point de vin en suffisance? — Voire mais, dit-il, nous ne bûmes point frais. — Un conquérant, répondirent-ils, un preux, un prétendant à l'empire universel ne peut toujours avoir ses aises. Dieu soit loué que vous êtes venus, vous et vos gens, saufs et entiers, jusqu'au fleuve du Tigre.

« Mais, dit Picrochole, que fait pendant ce temps la partie de notre armée qui déconfit ce vilain nigaud, Grandgousier? — Ils ne chôment pas, dirent-ils, nous les rencontrerons tantôt. Ils vous ont pris la Bretagne, la Normandie, les Flandres, le Hainaut, le Brabant, l'Artois, la Hollande; ils ont passé le Rhin sur le ventre des Suisses et des Lansquenets (1). Quelques-uns d'entre eux ont dompté le Luxembourg, la Lorraine, la Champagne, la Savoie jusqu'à Lyon, auquel lieu ils ont trouvé nos garnisons retournant des conquêtes navales de la mer Méditerranée. Et ils ont rejoint le reste de leur armée en Bohême, après avoir mis à sac la Souabe, le Wurtemberg, la Bavière, l'Autriche, la Moravie et la Styrie. Puis, ensemble, ils ont fièrement donné sur Lubeck, la Norvège, la Suède, jusqu'à la mer Glaciale. Cela fait, ils con-

(1) Soldats allemands.

quirent les îles Orcades et subjuguèrent l'Écosse, l'Angleterre et l'Irlande. De là, naviguant par la mer sablonneuse, ils ont vaincu et dompté la Prusse, la Pologne, la Lithuanie, la Russie, la Valachie, la Transylvanie, la Hongrie, la Bulgarie, et ils sont à Constantinople.

« Allons, dit Picrochole, nous joindre à eux au plus tôt, car je veux être aussi empereur de Trébizonde. Ne tuerons-nous pas tous ces chiens de Turcs et Mahométans? — Certes, dirent-ils, nous le ferons. Et vous donnerez leurs biens et leurs terres à ceux qui vous auront servi honnêtement. — La raison, dit-il, le veut; c'est justice. Je vous donne la Syrie et toute la Palestine. — Ha, dirent-ils, Sire, c'est bien, grand merci. Dieu vous fasse toujours prospérer. »

Là présent était un vieux gentilhomme, éprouvé en divers hasards, et vrai routier de guerre, nommé Echephron (1), lequel, entendant ces propos, dit :

« J'ai grand'peur que toute cette entreprise ne soit semblable à la farce du pot au lait, duquel un cordonnier se faisait riche par rêverie, puis, le pot cassé, n'eut pas de quoi dîner! Que prétendez-vous par ces belles conquêtes? Quelle sera la fin de tant de travaux et tourments? — Ce sera, dit Picrochole, que, de retour, nous nous reposerons à notre aise. — Et si jamais vous ne revenez? dit

(1) Ce nom signifie : ayant de la prudence.

Echephron. Car le voyage est long et périlleux. Ne vaut-il pas mieux nous reposer, dès maintenant, sans nous mettre en ces hasards ? — Oh ! dit le comte Spadassin, par Dieu, voici un beau fou ! Mais allons nous cacher au coin de la cheminée, et là passons avec les dames notre vie et notre temps à enfiler des perles, ou à filer comme Sardanapale. Qui ne s'aventure n'a cheval ni mule, dit Salomon. — Qui trop s'aventure perd cheval et mule », répond Echephron.

« Baste, dit Picrochole, passons outre. Je ne crains que ces diables de légions de Grandgousier. Sus, sus ! Qu'on dépêche tout, et qui m'aime me suive ! »



CHAPITRE XIII

Comment Gargantua laissa la ville de Paris pour secourir son pays, et comment Gymnaste rencontra les ennemis.



EN cette même heure, Gargantua, qui était sorti de Paris, aussitôt la lettre de son père reçue, sur sa grande jument venant, avait déjà passé le pont de la Nonnain, lui, Ponocratès, Gymnaste et Eudémon, lesquels pour le suivre avaient pris chevaux de poste; le reste de son train venait à petites journées, amenant tous ses livres et instruments philosophiques. Arrivé à Pareillé, il fut averti par le métayer de Gouguet comment Picrochole s'était emparé de la Roche-Clermaud et avait envoyé le capitaine Tripet, avec une grosse armée, assaillir le bois de Vède et Vaugaudry, et que c'était chose étrange et difficile à croire, les

excès qu'ils faisaient dans le pays. Si bien qu'il lui fit peur et que Gargantua ne savait bien que dire ni que faire.

Mais Ponocratès lui conseilla qu'ils se transportassent auprès du seigneur de la Vauguyon, qui de tout temps avait été leur ami et confédéré, et qui les aviserait exactement de toute l'affaire. Ils s'y rendirent sur-le-champ et trouvèrent Vauguyon tout prêt à les secourir. Il fut d'opinion qu'il enverrait quelqu'un de ses gens pour découvrir le pays et savoir en quel état étaient les ennemis, afin de se mieux diriger à l'heure présente. Prelinguand, écuyer de Vauguyon, partit donc, accompagné de Gymnaste, tandis que Gargantua se rafraîchissait, mangeait quelque peu avec ses gens et faisait donner à sa jument un picotin d'avoine : c'étaient soixante-quatorze muids (1) trois boisseaux (2).

Gymnaste et son compagnon tant chevauchèrent qu'ils rencontrèrent les ennemis tout épars et mal en ordre, pillant et dérobant tout ce qu'ils pouvaient et, du plus loin qu'ils l'aperçurent, ils accoururent en foule pour le détrousser. Alors il leur cria :

« Messieurs, je suis un pauvre diable ; je vous requiers que vous ayez pitié de moi. J'ai encore

---

(1) Ancienne mesure de capacité (18 hectolitres).
(2) Ancienne mesure de capacité (13 litres).

un écu, nous le boirons et ce cheval-ci sera vendu pour payer ma bienvenue : cela fait, retenez-moi au milieu de vous, car jamais homme ne sut mieux prendre, larder, rôtir et apprêter, voire même démembrer une volaille que moi qui suis ici et, pour ma joyeuse venue, je bois à tous les bons compagnons. »

Alors il découvrit sa ferrière (1) et, sans mettre le nez dedans, il buvait assez honnêtement. Les marouflés le regardaient, ouvrant la gueule d'un grand pied et tirant la langue comme des lévriers, en attente de boire après; mais Tripet, le capitaine, accourut sur ce point pour voir ce que c'était. A lui Gymnaste offrit la bouteille, disant :

« Tenez, capitaine, buvez-en hardiment; j'en ai fait l'essai, c'est du vin de la Faye. — Quoi! dit Tripet, ce farceur se moque de nous. Qui es-tu? — Je suis, dit Gymnaste, un pauvre diable. — Ha! dit Tripet, si tu es un pauvre diable, c'est une raison pour que tu passes outre, car tout pauvre diable passe partout sans payer péage (2) ni gabelle (3); mais ce n'est pas la coutume que pauvres diables soient si bien montés; c'est pourquoi, monsieur le diable, descendez que j'aie le roussin. »

Ces mots entendus, quelques-uns d'entre eux commencèrent à avoir de la frayeur, et ils se

(1) Flacon à long col, pour le voyage.
(2) Droit que l'on paye pour passer sur un pont, un chemin.
(3) Impôt sur le sel.

signaient, pensant que ce fût un diable déguisé. Et l'un d'entre eux, nommé Bon Joan, capitaine des franctaupins (1), tira son livre d'heures de sa poche et cria assez haut :

« Si tu es de Dieu, parle maintenant; si tu es de l'autre, va-t'en. »

Et il ne s'en allait pas. Plusieurs de la bande, ayant ouï ces paroles, quittèrent la compagnie, sans perdre Gymnaste des yeux. C'est pourquoi il fit semblant de descendre de cheval et, quand il fut pendant du côté où l'on monte, il fit souplement le tour de l'étrivière, son épée au côté, puis, étant passé par-dessous, se lança en l'air et se tint des deux pieds sur la selle, le dos tourné vers la tête du cheval. Puis il dit :

« Mon cas va au rebours. »

Alors, au point même où il était, il fit la gambade sur un pied, et, tournant à gauche, ne manqua jamais de retrouver son assiette sans en rien varier. Là-dessus Tripet dit :

« Ha ! je ne ferais pas cela à cette heure et pour cause. — Tiens, dit Gymnaste, j'ai failli; je vais défaire ce dernier saut. »

Alors, par grande force et agilité, il fit, en tournant à droite, la gambade comme auparavant. Ceci fait, il mit le pouce de la main droite sur l'arçon de la selle et se dressa, tout le corps en l'air, se

(1) Soldats des milices villageoises.

soutenant tout le corps sur le muscle et nerf dudit pouce, et ainsi se tourna trois fois; à la quatrième, se renversant tout le corps sans toucher à rien, il se dressa entre les deux oreilles du cheval, soutenant tout le corps en l'air sur le pouce de la main gauche; et, en cet état, il fit le tour du moulinet; puis, frappant du plat de la main droite sur le milieu de la selle, il se donna tel branle qu'il s'assit sur la croupe, comme le font les demoiselles (1).

Ceci fait, tout à l'aise, il passa la jambe droite par-dessus la selle, et se mit à califourchon sur la croupe :

« Mais, dit-il, mieux vaut que je me mette entre les arçons. »

Alors, s'appuyant sur les pouces des deux mains à la croupe devant lui, il fit la culbute en l'air, et se trouva entre les arçons en bon maintien; puis, d'un soubresaut, se leva tout droit et se tint ainsi, pieds joints entre les arçons, et là tournoya plus de cent tours, les bras étendus en croix, et ce faisant, il criait à haute voix :

« J'enrage, diables, j'enrage, j'enrage; tenez-moi, diables, tenez, tenez! »

Tandis qu'il faisait ainsi de la voltige, les maroufles, en grand ébahissement, se disaient l'un à l'autre : « C'est un lutin, ou un diable ainsi dé-

---

(1) Autrefois les dames montaient souvent en croupe derrière l'homme qui était en selle.

guisé » Et ils s'enfuyaient sur la route, regardant derrière eux, comme un chien qui emporte une volaille.

Alors Gymnaste, voyant son avantage, descendit de cheval, dégaina son épée, et à grands coups chargea sur les plus huppés et il les abattait en grands monceaux, blessés, navrés et meurtris, sans que nul lui résistât, car ils pensaient que c'était un diable affamé, tant à cause des merveilles qu'il avait accomplies, que des propos que lui avait tenus Tripet, en l'appelant pauvre diable. Tripet, en trahison, voulut lui fendre la cervelle de son épée lansquenette; mais il était bien armé et, se retournant soudain, il lança un estoc (1) volant audit Tripet, et pendant que celui-ci se garait en haut, il lui tailla d'un coup l'estomac et la moitié du foie : et de ce coup il tomba par terre, et, en tombant, rendit plus de quatre potées de soupes et l'âme mêlée parmi les soupes.

Ceci fait, Gymnaste se retire, considérant qu'il ne faut jamais poursuivre la bonne chance trop loin, mais qu'il convient à tous les chevaliers de traiter avec respect leur fortune, sans la molester ni la tourmenter. Montant donc sur son cheval, il lui donne des éperons, tirant droit son chemin vers la Vauguyon, et Prelinguand avec lui. Il raconta à Gargantua ce qui s'était passé, affirma

(1) Coup de la pointe de l'épée.

que les ennemis n'étaient que marauds, pilleurs et brigands, ignorant toute discipline militaire, et conseilla qu'ils se missent hardiment en route, car il leur serait très facile d'assommer ces gens comme des bêtes.



CHAPITRE XIV

Comment Gargantua démolit le château de Vède et arriva au château de son père.



ARGANTUA monta donc sur sa grande jument et partit, accompagné comme nous l'avons dit ci-dessus. Trouvant en son chemin un haut et grand aune, il dit : « Voici ce qu'il me fallait, cet arbre me servira de lance. » Il l'arracha facilement de terre, en ôta les rameaux et le para (1) pour son plaisir.

Arrivé au bois de Vède, il fut avisé par Eudémon que, dans le château, il y avait quelque reste des ennemis. Pour savoir s'il en était ainsi, Gargantua s'écria : « Êtes-vous là, ou n'y êtes-vous pas? Si vous y êtes, n'y soyez plus; si vous n'y

(1) Le débarrassa des parties inutiles.

êtes point, je n'ai que dire. » Mais un canonnier, qui était aux mâchicoulis, lui tira un coup de canon et l'atteignit en la tempe droite, furieusement: toutefois il ne lui fit pas plus de mal que s'il lui eût jeté une prune. « Qu'est cela? dit Gargantua. Nous jetez-vous ici des grains de raisin? La vendange vous coûtera cher! » Car il pensait de vrai que le boulet était un grain de raisin.

Ceux qui demeuraient encore dans le château, entendant le bruit, coururent aux tours et forteresses et lui tirèrent plus de neuf mille et vingt-cinq coups d'arquebuse, visant tous à la tête, si bien qu'il s'écria : « Ponocratès, mon ami, ces mouches ici m'aveuglent : donnez-moi quelques rameaux de saule pour les chasser. » Il s'imaginait que les plombées et pierres d'artillerie fussent mouches bovines. Ponocratès l'avisa qu'il n'était autres mouches que les coups d'artillerie que l'on tirait du château. Alors Gargantua choqua son grand arbre contre le château, et à grands coups abattit tours et forteresses, et ruina tout en le démolissant. Par ce moyen furent tous rompus et mis en pièces ceux qui étaient dedans.

Ayant détruit la forteresse de Vède, Gargantua et ses compagnons poursuivirent leur route et arrivèrent au château de Grandgousier, qui les attendait en grand désir. A sa venue, on le festoya à tour de bras; jamais on ne vit gens plus joyeux. On dit même que Gargamelle y mourut de joie; je



Gargantua reçut à la tempe droite un boulet de canon
qu'il prit pour un grain de raisin.

n'en sais rien pour ma part. Gargantua, se rafraîchissant d'habillements et se démêlant les cheveux avec son peigne [qui était grand de cent cannes (1), tout garni de grandes dents d'éléphant tout entières], faisait tomber à chaque coup plus de sept boulets de canon, qui lui étaient demeurés entre les cheveux, à la démolition du bois de Vède.

Ce que voyant, Grandgousier, son père, pensait

(1) Ancienne mesure de longueur (environ $1^{m},75$).

que c'étaient des poux. Alors Ponocratès, soulevant un de ces boulets, dit :

« Voyez les coups de canon que votre fils a reçus par la trahison de vos ennemis, en passant devant le bois de Vède. Mais ils en ont été recompensés, puisqu'ils ont tous péri en la ruine du château. Je suis d'avis que nous poursuivions cet avantage, pendant que la chance est pour nous. Car l'occasion a tous ses cheveux au front : quand elle est passée outre, vous ne la pouvez plus rappeler, elle est chauve par derrière la tête, et jamais plus elle ne retourne. — Vraiment, dit Grandgousier, ce ne sera pas à cette heure, car je veux vous festoyer pour ce soir, et soyez les très bien venus. »

Ceci dit, on apprêta le souper, et de surcroît furent rôtis seize bœufs, trois génisses, trente-deux veaux, soixante-trois chevreaux, quatre-vingt-quinze moutons, trois cents cochons de lait, deux cent vingt perdrix, sept cents bécasses, quatre cents chapons de Loudunois (1) et de Cornouaille (2), six mille poulets et autant de pigeons, six cents gélinottes, quatorze cents levrauts, trois cent trois outardes, et mille sept cents chapons gras ; de venaison l'on ne peut obtenir soudain une grande quantité, cependant il y eut onze sangliers qu'envoya l'abbé de Turpenay, dix-huit

(1) Pays de Loudun.
(2) Région de la Bretagne.

bêtes fauves que donna le seigneur de Gramont, cent quarante faisans qu'envoya le seigneur des Essarts, et quelques douzaines de ramiers, d'oiseaux de rivière, de sarcelles, courlis, pluviers, francolins, oies sauvages, vanneaux, canards tadornes, hérons, héronneaux, foulques, aigrettes, cigognes, flamants, dindes; force couscous (1) et renfort de potages. Sans point de faute, il y avait abondance de vivres et ils furent honnêtement apprêtés par Fripesauce, Hochepot et Pileverjus, cuisiniers de Grandgousier. Janot, Miquel et Verrenet apprêtèrent fort bien à boire.

---

(1) Semoule, apprêtée à la mode arabe.



CHAPITRE XV

Comment Gargantua mangea en salade six pèlerins.



'HISTOIRE requiert que nous racontions ce qu'il arriva à six pèlerins qui venaient de Saint-Sébastien près de Nantes, et qui, pour s'héberger cette nuit, de peur des ennemis, s'étaient cachés au jardin parmi les choux et les laitues. Gargantua se trouva quelque peu altéré et demanda si l'on pourrait trouver des laitues pour faire une salade. Et, en entendant qu'il y en avait des plus belles et grandes du pays, car elles étaient grandes comme pruniers ou noyers, il voulut y aller lui-même, et en emporta en sa main ce qui lui sembla bon; il prit en même temps les six pèlerins, lesquels avaient si grand'peur qu'ils n'osaient ni parler ni tousser.

Tandis que Gargantua lavait les laitues dans la fontaine, les pèlerins disaient à voix basse l'un à l'autre :

« Que faut-il faire? Nous nous noyons ici parmi ces laitues; parlerons-nous? Mais si nous parlons, il nous tuera comme espions. »

Comme ils délibéraient ainsi, Gargantua les mit avec ses laitues dans un plat de la maison, grand comme la tonne de Cîteaux; et avec de l'huile, du vinaigre et du sel, il les mangea pour se rafraîchir avant le souper : et il avait déjà englouti cinq des pèlerins. Le sixième était dans le plat, caché sous une laitue, excepté son bourdon (1), qui apparaissait au-dessus. En le voyant, Grandgousier dit à Gargantua :

« Je crois que c'est là une corne de limaçon; ne le mangez point. — Pourquoi? dit Gargantua, ils sont bons tout ce mois. »

Et, tirant le bourdon, il enleva aussi le pèlerin, et le mangea très bien. Puis il but un horrible trait de vin, en attendant qu'on apprêtât le souper.

Les pèlerins, ainsi dévorés, se tirèrent hors des meules de ses dents le mieux qu'ils purent, et ils pensaient qu'on les avait mis en quelque basse fosse des prisons. Et lorsque Gargantua but le grand trait, ils faillirent se noyer en sa bouche, et le torrent du vin les emporta presque au gouffre de son

(1) Bâton de pèlerin.

estomac; toutefois, sautant avec leurs bourdons, ils se mirent en sûreté à l'orée des dents. Mais par malheur, l'un d'eux, tâtant le pays avec son bourdon pour savoir s'il était sain et sauf, frappa rudement au défaut d'une dent creuse et toucha le nerf, ce qui donna une très forte douleur à Gargantua et il commença à crier de la rage qu'il endurait. Pour se soulager du mal, il fit apporter son cure-dent, et, sortant vers le noyer, vous dénicha bien messieurs les pèlerins. Car il attrapa l'un par les jambes, l'autre par les épaules, l'autre par le bras, l'autre par la besace, l'autre par l'écharpe, et le pauvre hère qui l'avait frappé du bourdon, il l'accrocha par ses chausses. Alors les pèlerins dénichés s'enfuirent le beau trot à travers la plantation, et la douleur s'apaisa.

Et à cette heure Gargantua fut appelé par Eudémon pour souper, car tout était prêt. Mais les pèlerins, en s'en allant, tombèrent tous, excepté Fournillier, en une trappe qu'on avait faite pour prendre les loups. Ils en échappèrent moyennant l'industrie dudit Fournillier, qui rompit tous les lacs et cordages. Étant sortis de là, ils couchèrent pour le reste de cette nuit dans une loge près du Couldray. Et là ils furent réconfortés de leur malheur par les bonnes paroles d'un de leur compagnie, nommé Lasdaller.

CHAPITRE XVI

Comment le moine fut festoyé par Gargantua, et des beaux propos qu'ils tinrent en soupant.



UAND Gargantua fut à table et que la première pointe des morceaux fut bâfrée, Grandgousier commença à raconter la source et la cause de la guerre survenue entre lui et Picrochole et vint au point de narrer comment frère Jean des Entommeures avait triomphé à la défense du clos de l'abbaye. Alors Gargantua demanda qu'on l'envoyât quérir sur l'heure, afin de le consulter sur ce qui restait à faire. Le maître d'hôtel l'alla donc chercher et l'amena fort joyeusement, sur la mule de Grandgousier. Quand il fut venu, mille caresses, mille embrassements, mille bonjours lui furent donnés :

« Hé! frère Jean, mon ami; frère Jean, mon

grand cousin. Viens ça que je t'éreinte à force de t'embrasser. »

Et frère Jean de rigoler! Jamais homme ne fut aussi courtois, ni gracieux :

« Ici ! dit Gargantua, une escabelle ici auprès de moi, à ce bout. — Je le veux bien, dit le moine, puisque ainsi vous plaît. Ha ! mon ami donne de ce cochon. Page, du vin ! Ce vin n'est pas des pires. Quel vin buviez-vous à Paris ?... Connaissez-vous frère Claude de Saint-Denis ? Oh ! le bon compagnon que c'est ! Mais quelle mouche l'a piqué ? Il ne fait rien qu'étudier depuis je ne sais quand. Pour ma part, je n'étudie point. En notre abbaye nous n'étudions jamais. Notre feu abbé disait que c'est chose monstrueuse de voir un moine savant. Par Dieu ! monsieur mon ami, les plus grands clercs ne sont pas les plus sages. Le corps Dieu ! — Comment, dit Ponocratès, vous jurez, frère Jean ! — Ce n'est, dit le moine, que pour orner mon langage. »

« Foi de chrétien, dit Eudémon, j'entre en grande rêverie considérant l'honnêteté de ce moine. Car il nous ébaudit tous ici. Et comment donc est-ce qu'on chasse les moines de toute bonne compagnie, les appelant trouble-fêtes, comme les abeilles chassent les frelons des alentours de leurs ruches? »

A quoi répondit Gargantua :

« Si vous entendez pourquoi un singe est tou-

jours harcelé et taquiné dans une famille, vous entendrez pourquoi les moines sont fuis de tous, et des vieux et des jeunes. Le singe ne garde point la maison, comme un chien; il ne tire pas la charrue, comme un bœuf; il ne produit ni lait ni laine, comme la brebis; il ne porte pas le faix, comme le cheval. Ce qu'il fait n'est que manger et digérer, et voilà pourquoi de tous il reçoit moqueries et bastonnades.

« Semblablement un moine (j'entends de ces moines oisifs) ne laboure point, comme le paysan; ne garde point le pays, comme l'homme de guerre; ne guérit point les malades, comme le médecin; ne prêche ni n'enseigne comme le bon docteur évangélique et le pédagogue; n'apporte point les commodités et choses nécessaires à la république, comme le marchand. Voilà pourquoi ils sont hués et détestés de tous. »

« Voire mais, dit Grandgousier, ils prient Dieu pour nous. — Rien moins, répondit Gargantua. Il est vrai qu'ils molestent tout leur voisinage à force de brimbaler leurs cloches. — Voire, dit encore le moine, messe, matines ou vêpres bien sonnées, sont à demi dites. — Ils marmonnent, continua Gargantua, grand renfort de psaumes qu'ils ne comprennent nullement. Ils comptent force patenôtres, entrelardées de longs *Ave Maria*, sans y penser. Et j'appelle cela se moquer de Dieu et non prier. Mais que Dieu leur aide s'ils prient

pour nous, et non par peur de perdre leurs miches et leurs soupes grasses. Tous vrais chrétiens, de tous états, en tous lieux, en tout temps, prient Dieu. Maintenant tel est notre bon frère Jean. Pourtant chacun le souhaite en sa compagnie. Il n'est point bigot, il est honnête, joyeux, bon compagnon. Il travaille, il défend les opprimés, il conforte les affligés, il vient en aide aux souffreteux, il garde le clos de l'abbaye. — Je fais, dit le moine, bien davantage. Car, tout en dépêchant nos matines et anniversaires, je fais des cordes d'arbalète, je polis des matras (1), je fabrique des rets et des poches à prendre les lapins. Jamais je ne suis oisif. Mais, or çà, à boire, à boire! Vous n'êtes point encore émoustillés ici. Gai, gai! Page, buvons! »

(1) Grosses flèches d'arbalète.



CHAPITRE XVII

Comment le moine donna courage à ses compagnons et comment il pendit à un arbre.



E souper achevé, ils consultèrent sur l'affaire pressante, et il fut conclu que vers minuit ils sortiraient à l'escarmouche pour savoir quel guet faisaient leurs ennemis. Ils décidèrent que, jusque-là, ils se reposeraient pour être plus frais.

Frère Jean s'éveilla le premier, tant il était habitué à l'heure des matines, et il éveilla les autres, en chantant à pleine voix la chanson :

Ho, Regnault, réveille-toi, veille
O Regnault, réveille-toi.

L'on apprêta force carbonnades (1) et belles

(1) Tranches de bœuf, grillées sur les charbons.

soupes. Et, après avoir mangé, chacun commença de s'armer et s'accoutrer. Ils armèrent le moine contre son gré, car il souhaitait ne garder que son froc et le bâton de la croix. Toutefois il fut armé de pied en cap et monté sur un bon coursier.

Avec Gargantua, Ponocratès, Gymnaste, Eudémon et frère Jean, il y avait vingt-cinq des plus aventureux chevaliers de la maison de Grandgousier, tous bien armés, la lance au poing, montés comme saint Georges, chacun ayant un arquebusier en croupe.

Les nobles champions s'en vont donc à leur aventure et le moine leur donne courage :

« Enfants, dit-il, n'ayez ni peur ni doute, je vous conduirai sûrement. Si j'avais autant de force que de courage, morbleu ! je vous plumerais les ennemis comme un canard. »

Le moine, disant ces paroles, passa sous un noyer, et embrocha la visière de son heaume (1) à la fracture d'une grosse branche de noyer. Ce nonobstant, il donna fièrement des éperons à son cheval, lequel était chatouilleux, si bien que le cheval bondit en avant, et le moine, voulant défaire sa visière du croc, lâche la bride et de la main se pend aux branches, tandis que le cheval se dérobe sous lui. Par ce moyen, le moine de-

(1) Casque.



Le moine embrocha la visière de son heaume à la fracture d'une grosse branche de noyer.

meure pendu au noyer, criant à l'aide et au meurtre.

Eudémon l'aperçut le premier et, appelant Gargantua :

« Sire, dit-il, venez voir le moine pendu », puis ils se mirent à se moquer de lui. — « Aidez-moi, dit le moine, de par le diable ! Il est vraiment bien temps de jaser. — Ne bouge pas, mon mignon, dit Gymnaste, je te vais guérir, car tu es un gentil petit moine.

« J'ai vu plus de cinq cents pendus, mais je n'en vis jamais qui eût meilleure grâce en pendillant, et, si je l'avais aussi bonne, je voudrais ainsi pendre toute ma vie.

Monachus in claustro
Non valet ova duo;
Sed, quando est extra,
Bene valet triginta (1).

— Aurez-vous, dit le moine, tantôt assez prêché? Aidez-moi, de par Dieu, puisque de par l'autre vous ne voulez. Par l'habit que je porte, vous vous en repentirez! »

Alors Gymnaste descendit de son cheval et, montant au noyer, d'une main il souleva le moine par les goussets (2), de l'autre il défit sa visière du croc de l'arbre, et ainsi le laissa tomber à terre et soi-même après. Aussitôt que le moine fut descendu, il se défit de toute son armure, en jetant une pièce après l'autre parmi le champ, puis, reprenant son bâton de la croix, il remonta sur son cheval, lequel Eudémon avait retenu à la fuite. Ils s'en vont ainsi joyeusement, tenant le chemin de la saulaie.

---

(1) Latin dont voici la traduction : Le moine dans le cloître ne vaut pas deux œufs, mais quand il est dehors, il en vaut bien trente.

(2) Partie de l'armure placée sous les aisselles.

CHAPITRE XVIII

Comment le moine tua le capitaine Tiravant, puis fut fait prisonnier par les ennemis.



ICHROCOLE, au récit de ceux qui s'étaient enfuis lorsque Tripet fut étripé, fut saisi d'un grand courroux, apprenant que les diables avaient couru sus à ses gens, et tint son conseil toute la nuit : auquel Hâtiveau et Touquedillon conclurent que sa puissance était telle qu'il pourrait défaire tous les diables de l'enfer s'ils y venaient; mais Picrochole ne les attendait pas du tout : aussi était-il sans défiance.

Pourtant il envoya, sous la conduite du comte de Tiravant, pour découvrir le pays, seize cents chevaliers, tous montés sur de bons chevaux, tous bien aspergés d'eau bénite et chacun ayant pour

signe de ralliement une étole en écharpe, afin que, si d'aventure ils rencontraient les diables, par vertu tant de cette eau bénite que des étoles (1), ils les fissent disparaître et évanouir. Ceux-ci coururent jusque près de Vauguyon et de la Maladrerie, mais ne trouvèrent personne à qui parler; ils repassèrent donc par le dessus, et, en la loge près du Couldray, ils trouvèrent cinq des pèlerins. Lesquels ils emmenèrent liés et bafoués, comme s'ils fussent espions, nonobstant les exclamations, adjurations et requêtes qu'ils firent.

Descendus de là vers Seuillé, ils furent entendus par Gargantua, lequel dit à ses gens :

« Compagnons, il y a ici rencontre et ils sont en nombre dix fois plus que nous : tomberons-nous sur eux ? — Que diable ferons-nous donc ? dit le moine. Estimez-vous les hommes par nombre et non par courage et hardiesse ? » Puis il s'écria : « Frappons, diables, frappons. »

Ce qu'entendant, les ennemis pensèrent que c'étaient certainement de vrais diables, et ils commencèrent à fuire à bride avallée, excepté Tiravant, lequel coucha sa lance en arrêt et en frappa le moine au milieu de la poitrine, sans d'ailleurs lui faire de mal. Alors le moine lui asséna, entre le col et le collet, un coup si rude qu'il l'étour-

---

(1) On croyait autrefois qu'il suffisait, pour mater les démons, de leur passer une étole au cou.



dit, lui fit perdre tout sens et mouvement et il tomba aux pieds du cheval.

Puis frère Jean courut le grand galop après les ennemis, tant qu'il attrapa les derniers, et il les abattait comme seigle, frappant à tort et à travers. Gymnaste interrogea sur l'heure Gargantua s'ils les devaient poursuivre? « Nullement, dit Gargantua, car il ne faut jamais mettre son ennemi en état de désespoir, parce que telle nécessité lui multiplie la force, et accroît son courage qui avait faibli. Nombre de victoires ont été arrachées des mains des vainqueurs, parce qu'ils ne se sont pas contentés de raison, mais ont cherché à détruire totalement les vaincus. Ouvrez toujours à vos ennemis toutes les portes et tous les chemins, et faites-leur plutôt un pont d'argent afin de les renvoyer. — Voire mais, dit Gymnaste, ils ont le moine. — Ont-ils le moine ? dit Gargantua. Sur mon honneur, ce sera à leur dommage. Mais, afin de survenir à tous hasards, ne nous retirons pas encore, attendons ici en silence. »

Ils attendirent ainsi sous les noyers, tandis que le moine poursuivait, frappant tous ceux qu'il rencontrait, sans avoir merci d'aucun, jusqu'à ce qu'il rencontra un chevalier, qui portait en croupe un des pauvres pèlerins. Le pèlerin, voyant ce prêtre qui l'allait tuer, s'écria :

« Ha, monsieur le prieur, mon ami, monsieur le prieur, épargnez-moi, je vous en prie. »

Entendant cette parole, les ennemis se retournèrent, et, voyant que ce n'était que le moine qui faisait cet esclandre, ils le chargèrent de coups, comme on charge un âne de bois, mais il ne sentait rien, tant il avait la peau dure. Puis ils le donnèrent à garder à deux archers et, tournant bride, ne virent personne contre eux; ils estimèrent donc que Gargantua s'était enfui avec sa bande. Ils coururent alors vers les noirettes (1) aussi vite qu'ils purent, pour les rencontrer, et laissèrent là le moine seul, avec deux archers de garde. Gargantua entendit le bruit et hennissement des chevaux et dit à ses gens :

« Compagnons, j'entends le train de nos ennemis et déjà je les aperçois qui viennent contre nous en foule : serrons-nous ici et tenons le chemin en bon rang; par ce moyen nous les pourrons recevoir à leur perte et à notre honneur. »

(1) Jeunes noyers.



CHAPITRE XIX

Ce qu'il advint de frère Jean, des pèlerins qu'il délivra et de Touquedillon.



Le moine, voyant que les ennemis partaient ainsi en désordre, conjectura qu'ils allaient charger sur Gargantua et ses gens, et il s'attristait merveilleusement de ce qu'il ne les pouvait secourir. Puis il examina le visage des deux archers de garde, lesquels eussent volontiers couru après la troupe pour y butiner quelque chose, et toujours regardaient vers la vallée dans laquelle les hommes d'armes descendaient. Le moine raisonnait, disant :

« Ces gens-ci sont bien mal exercés en faits d'armes, car ils ne m'ont ni demandé ma parole, ni ôté mon épée. »

Soudain il tira sadite épée et en frappa l'archer

qui se tenait à droite, lui tranchant les veines et les artères du cou, et l'archer tomba tout mort. Détournant son cheval à gauche, le moine courut sur l'autre, lequel voyant son compagnon mort, et le moine qui avait de l'avantage sur lui, criait à haute voix :

« Ha ! monsieur le prieur, je me rends, monsieur le prieur, mon bon ami, monsieur le prieur ! » Et le moine criait de même : « Monsieur le postérieur, mon ami, monsieur le postérieur, vous en aurez sur votre postérieur ! — Ha, disait l'archer, monsieur le prieur, monsieur le prieur, mon mignon, que Dieu vous fasse abbé ! — Par l'habit que je porte, disait le moine, je vous ferai ici cardinal. Ha, vous rançonnez les gens de religion ? Vous aurez un chapeau rouge à cette heure et de ma main ! » — Et l'archer criait : « Monsieur le prieur, monsieur l'abbé futur, monsieur le cardinal, monsieur le tout ! Non, monsieur le prieur, mon bon petit seigneur le prieur, je me rends à vous. — Et je te rends, dit le moine, à tous les diables. » Alors d'un coup il lui ouvrit la tête et l'archer tomba roide mort.

Ceci fait, le moine donna des éperons à son cheval, et poursuivit la voie que tenaient les ennemis, lesquels avaient rencontré Gargantua et ses compagnons, qui les taillaient en pièces. Ils étaient si fort diminués par l'énorme meurtre qu'en avait fait Gargantua, qu'ils commençaient à

se retirer en toute diligence. Le moine se jeta sur les fuyards et en tua un grand nombre, il délivra les pèlerins, qui étaient portés, liés, par des chevaliers, et il retint le capitaine Touquedillon prisonnier.

Cette escarmouche parachevée, Gargantua se retira avec ses gens, excepté le moine, et au point du jour, ils se rendirent auprès de Grandgousier, qu'ils trouvèrent encore au lit. Les voyant saufs et entiers, il les embrassa de bon amour, et demanda des nouvelles du moine. Mais Gargantua lui répondit que sans doute les ennemis avaient le moine. « Ils auront donc, dit Grandgousier, male encontre (1). » Ce qui avait été bien vrai. C'est pourquoi le proverbe est encore en usage : bailler (2) le moine à quelqu'un.

Alors Grandgousier commanda qu'on apprêtât très bien à déjeuner pour les rafraîchir. Le tout apprêté, l'on appela Gargantua. Mais il lui pesait tant que le moine ne comparût point, qu'il ne voulut ni boire ni manger. Tout soudain le moine arrive, et, dès la porte de la cour, s'écrie : « Vin frais, vin frais, Gymnaste, mon ami. » Gymnaste sortit et vit que c'était frère Jean qui amenait cinq pèlerins délivrés par lui, et Touquedillon prisonnier.

---

(1) Mauvaise rencontre.
(2) Donner.

Tous lui firent le meilleur accueil qu'ils purent et le menèrent devant Grandgousier, lequel l'interrogea de toute son aventure.

Puis ils se mirent à banqueter joyeusement tous ensemble. Cependant Grandgousier interrogeait les pèlerins de quel pays ils étaient, d'où ils venaient, où ils allaient. Lasdaller répondit pour tous :

« Seigneur, je suis de Saint-Genou en Berry, celui-ci est de Paluau, celui-ci d'Onzay, celui-ci d'Argy et celui-ci de Villebrenin. Nous venons de Saint-Sébastien près de Nantes et nous nous en retournons par petites journées. — Voire mais, dit Grandgousier, qu'alliez-vous faire à Saint-Sébastien? — Nous allions, dit Lasdaller, lui offrir nos vœux contre la peste. — Oh! dit Grandgousier, pauvres gens, estimez-vous que ce soit saint Sébastien qui vous envoie la peste? — Oui, vraiment, dit Lasdaller, nos prêcheurs nous l'affirment. — Oui, dit Grandgousier, vous annoncent-ils tels abus? Ils rendent ainsi les justes et les saints semblables aux diables, qui ne font que du mal entre les humains. Je m'ébahis que votre roi laisse prêcher en son royaume tels scandales. Allez-vous-en, pauvres gens, en paix, et désormais ne faites point ces oiseux et inutiles voyages. Entretenez vos familles, travaillez chacun en votre vocation, instruisez vos enfants, et il n'y aura peste ni mal qui vous soit nuisible. »

Puis Gargantua les mena prendre leur réfection

dans la salle, mais les pèlerins ne faisaient que soupirer et ils dirent à Gargantua :

« Oh ! qu'heureux est le pays qui a pour seigneur un tel homme ! Nous sommes plus édifiés et instruits par ces propos qu'il nous a tenus, que par tous les sermons qui jamais nous furent prêchés. — C'est, répondit Gargantua, ce que dit Platon (1), que les républiques seraient heureuses quand les rois philosopheraient ou les philosophes régneraient. »

Puis il fit remplir leurs besaces de vivres, leurs bouteilles de vin, et à chacun il donna un cheval pour le soulager au reste du chemin et quelques carolus (2) pour vivre.

Le prisonnier Touquedillon fut présenté à Grandgousier et interrogé par lui sur l'entreprise de Picrochole.

« A quelle fin prétend-il arriver par ce tumulte et ce vacarme ? — Son but, répondit Touquedillon, est de conquêter tout le pays, s'il le peut. — C'est, dit Grandgousier, trop entreprendre ; qui trop embrasse, peu étreint. Mieux eut fait Picrochole de rester en sa maison, royalement la gouvernant, que de faire irruption en la mienne, hostilement la pillant : car en gouvernant bien il l'eût augmentée, mais en me pillant il sera dé-

(1) Philosophe grec.
(2) Monnaie d'argent frappée sous Charles VIII.

truit. Allez-vous-en. Suivez bonne entreprise; démontrez à votre roi les erreurs dont vous aurez connaissance et ne le conseillez jamais en ayant égard à votre profit particulier. Quant à votre rançon, je vous la donne entièrement et je veux que vos armes et votre cheval vous soient rendus. »

Ces paroles achevées, il appela le moine, et devant tous lui demanda :

« Frère Jean, mon bon ami, est-ce vous qui avez pris le capitaine Touquedillon ici présent? — Sire, dit le moine, il est présent, il a âge et discrétion; j'aime mieux que vous le sachiez par sa confession que par ma parole. — Seigneur, dit Touquedillon, c'est lui véritablement qui m'a pris, et je me rends son prisonnier franchement. — L'avez-vous mis à rançon? dit Grangousier au moine. — Non, dit le moine, de cela je ne me soucie. — Combien, dit Grandgousier, voudriez-vous de sa prise? — Rien, rien, dit le moine, cela n'importe point. »

Alors Grandgousier commanda qu'il fût compté au moine, en la présence de Touquedillon, soixante-deux mille saluts (1) pour cette prise. Ceci fut fait pendant qu'on offrait une collation audit Touquedillon, auquel Grandgousier demanda s'il voulait demeurer avec lui, ou s'il aimait mieux

(1) Monnaie d'or du xve siècle.



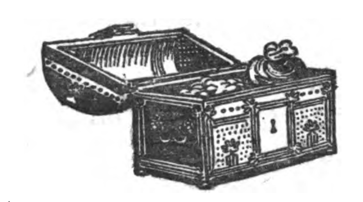
Grandgousier renvoya le prisonnier Touquedillon chargé de présents.

retourner à son roi. Touquedillon répondit qu'il tiendrait le parti qu'on lui conseillerait. « Donc, dit Grandgousier, retournez à votre roi et Dieu soit avec vous! » Puis il lui donna une belle épée de Vienne, avec le fourreau d'or et un collier d'or, garni de fines pierreries, et dix mille écus, en présent honorable. Après ces propos, Touquedillon monta sur son cheval. Gargantua, pour sa sûreté, lui donna trente hommes d'armes et cent vingt archers sous la conduite de Gymnaste, pour le mener

jusqu'aux portes de la Roche-Clermaud, si besoin était. Celui-ci parti, le moine rendit à Grandgousier les soixante-deux mille saluts d'or, disant :

« Sire, ce n'est pas maintenant que vous devez faire de tels dons. Attendez la fin de cette guerre, car l'on ne sait quelles affaires pourraient survenir. Et guerre faite sans bonne provision d'argent n'a qu'un semblant de vigueur. Les nerfs des batailles sont les pécunes! (1) — Donc, dit Grandgousier, à la fin je vous contenterai par honnête récompense et tous ceux qui m'auront bien servi. »

(1) L'argent.



CHAPITRE XX

Prise de la Roche-Clermaud et fuite de Picrochole.



N ces mêmes jours, tous les alliés de Grandgousier lui envoyèrent des ambassades pour lui dire qu'ils étaient avertis des torts que lui faisait Picrochole et lui offraient tout leur pouvoir, tant en hommes qu'en argent et en autres munitions de guerre. L'argent de tous se montait à cent trente-quatre millions, deux écus et demi d'or. Les gens étaient au nombre d'environ cinquante mille hommes, soudoyés (1) et avitaillés (2) pour six mois et quatre jours.

Gargantua ne refusa ni n'accepta cette offre, mais, les remerciant grandement, il déclara qu'il

(1) Dont la solde était payée.
(2) Pourvus de vivres.

conduirait cette guerre de telle façon qu'il ne serait point nécessaire de déranger tant de gens de bien. Seulement il fit quérir les légions que Grandgousier entretenait ordinairement en ses places de la Devinière, de Chavigny, de Gravot et de Quinquenays, au nombre de deux mille cinq cents hommes d'armes, soixante-six mille hommes de pied, vingt-six mille arquebusiers, deux cents grosses pièces d'artillerie, vingt-deux mille pionniers, six mille chevau-légers, tous par bandes, si bien pourvus de trésoriers, de vivandiers, de maréchaux, d'armuriers et autres gens nécessaires au train de bataille, si bien instruits en art militaire, si bien habitués à suivre et à reconnaître leurs enseignes, si prompts à entendre et à obéir à leurs capitaines, si légers à la course, si hardis à frapper, si prudents à l'aventure, qu'ils ressemblaient plutôt à une harmonie d'orgues ou à une concordance d'horloges, qu'à une armée ou à une gendarmerie.

Cependant, à son arrivée à la Roche-Clermaud, Touquedillon se présenta à Picrochole et lui conta tout au long ce qu'il avait fait et vu. A la fin, il conseilla, par fortes paroles, qu'on fît un accord avec Grandgousier, lequel il avait éprouvé le plus homme de bien du monde, ajoutant que ce n'était ni preux ni raisonnable de molester ainsi ses voisins, desquels il n'avait jamais reçu que du bien. Et que jamais ils ne sortiraient de cette entreprise qu'à leur grand dommage et malheur, la puissance

de Grandgousier étant plus forte que celle de Picrochole.

Il n'avait pas achevé ces paroles, que Hâtiveau dit tout haut :

« Bien malheureux est le prince qui est servi de gens qui se laissent aussi facilement corrompre que Touquedillon ; car je vois son courage tant changé, que volontiers il se fût adjoint à nos ennemis pour batailler contre nous et nous trahir, s'ils l'eussent voulu retenir. »

A ces paroles, Touquedillon, impatienté, tira son épée et en transperça Hâtiveau, qui mourut du coup. Et retirant son arme du corps, il dit : « Ainsi périsse celui qui ose blâmer féaux serviteurs. » Picrochole là-dessus entra en fureur, et, regardant l'épée : « T'avait-on donné ce bâton, dit-il, pour tuer malignement en ma présence mon tant bon ami Hâtiveau ? » Alors il commanda à ses archers de mettre en pièces Touquedillon. Ce qui fut fait sur l'heure et si cruellement que la salle était toute pavée de sang. Puis il fit honorablement inhumer le corps de Hâtiveau et fit jeter celui de Touquedillon par-dessus les murailles dans la vallée.

La nouvelle de ces outrages fut sue par toute l'armée et plusieurs commencèrent à murmurer contre Picrochole, si bien que Grippeminaud lui dit :

« Seigneur, je ne sais quelle sera l'issue de

cette entreprise. Je vois vos gens peu affermis dans leur courage. Ils considèrent que nous sommes ici mal pourvus de vivres et déjà diminués en nombre par deux ou trois sorties. De plus il vient grand renfort de gens à vos ennemis. Si nous sommes assiégés, je ne vois point comment nous échapperons à la ruine totale. — Imbéciles, dit Picrochole, vous ressemblez aux anguilles de Melun. Vous criez avant qu'on ne vous écorche. Laissez-les seulement venir. »

Gargantua eut la charge totale de l'armée; son père demeura en son fort. Il donna courage à ses hommes par bonnes paroles, promettant grands dons à ceux qui feraient quelques prouesses. Ils gagnèrent le gué de Vède, et, par bateaux et ponts légèrement faits, passèrent outre d'une traite. Puis, considérant la situation de la ville, qui était avantageuse, Gargantua délibéra sur ce qu'il y avait à faire. Mais Gymnaste lui dit :

« Seigneur, telle est la nature des Français qu'ils ne valent qu'à la première heure. Alors ils sont pires que diables. Mais, s'ils séjournent, ils sont moins que femmes. Je suis d'avis qu'à l'heure présente, après que vos gens auront quelque peu respiré et mangé, vous leur fassiez donner l'assaut. »

L'avis fut trouvé bon; Gargantua donna donc l'assaut. Le moine, prenant avec lui six enseignes de gens de pied et deux cents hommes d'armes,

traversa les marais en grande diligence et occupa le grand chemin de Loudun. Cependant l'assaut continuait; les gens de Picrochole ne savaient s'il valait mieux faire une sortie, ou bien garder la ville sans bouger. Picrochole chargea enfin furieusement, avec quelques hommes d'armes de sa maison. Il fut reçu et festoyé à grands coups de canon, qui grêlaient devers les coteaux; les Gargantuistes se retirèrent dans la vallée, pour mieux donner lieu à l'artillerie.

Ceux de la ville se défendaient le mieux qu'ils pouvaient, mais les traits qu'ils lançaient passaient par-dessus les ennemis sans les blesser. Alors les gens de Picrochole qui avaient fait la sortie voulurent se retirer, mais le moine avait occupé le passage; c'est pourquoi ils prirent la fuite sans ordre ni maintien. Quelques Gargantuistes voulaient leur donner la chasse, mais le moine les retint, craignant que, en suivant les fuyards, ils ne perdissent leur rang et que, sur ce point, ceux de la ville ne chargeassent sur eux. Puis, attendant quelque temps et nul ne paraissant, il envoya le duc Phrontiste (1) pour conseiller à Gargantua de s'avancer et de gagner le coteau gauche, pour empêcher la retraite de Picrochole de ce côté-là. Ce que fit Gargantua en toute diligence, et y envoya quatre légions de la compagnie de Sébaste; mais

(1) Ce nom signifie : homme diligent.

ils ne purent gagner la hauteur assez rapidement, et ils rencontrèrent en barbe Picrochole, et ceux qui l'avaient suivi.

Alors ils chargèrent sus roidement. Toutefois ils furent grandement endommagés par ceux qui étaient sur les murs et qui leur lançaient des flèches et des boulets de canon. Voyant cela, Gargantua les alla secourir, et son artillerie commença à heurter sur ce quartier-là des murailles, si bien que tous les hommes d'armes en furent rappelés. Le moine, voyant le côté qu'il tenait assiégé, dénué de gens et de gardes, tira vers le fort, et tant fit qu'il monta dessus, lui et quelques-uns de ses gens, pensant que, dans un conflit, ceux qui surviennent soudain donnent plus de crainte et de frayeur que ceux qui combattent tout le temps. Toutefois il ne fit aucun bruit jusqu'à ce que tous les siens eussent gagné la muraille, à l'exception des deux cents hommes d'armes qu'il laissa dehors pour les hasards. Puis il s'écria horriblement et les siens aussi, et, sans résistance, ils tuèrent les gardes de cette porte et l'ouvrirent aux leurs, et, tous ensemble, ils coururent vers la porte de l'orient, où était le désarroi, et, arrivant ainsi par derrière, ils se rendirent maîtres des ennemis.

Les assiégés, voyant que, de tous côtés, les Gargantuistes avaient gagné la ville, se rendirent au moine à merci. Le moine leur fit rendre leur épées et leurs armes, et les contraignit de se retirer dans

les églises, où il les fit garder. Puis, ouvrant la porte orientale, il sortit au secours de Gargantua. Mais Picrochole, pensant que du renfort lui venait de la ville, par outrecuidance se hasarda plus avant, jusqu'à ce qu'il entendît Gargantua s'écrier :

« Frère Jean, mon ami, frère Jean! En bonheur vous êtes venu! »

Alors Picrochole et ses gens, reconnaissant que tout était désespéré, prirent la fuite de tous côtés. Gargantua les poursuivit jusqu'à Vaugaudry, tuant et massacrant, puis il sonna la retraite.



CHAPITRE XXI

Comment Picrochole, fuyant, fut surpris de male (1) fortune et ce que fit Gargantua après la bataille.



ÉSESPÉRÉ, Picrochole s'enfuit vers l'île Bouchart, et, au chemin de Rivière, son cheval broncha; il en fut si indigné que, dans sa colère, il le transperça de son épée; puis, ne trouvant personne qui lui donnât un cheval, il voulut prendre un âne du moulin qui était là auprès. Mais les meuniers le meurtrirent de coups et le détroussèrent de ses habillements, et ne lui donnèrent pour se couvrir qu'une méchante souquenille. Ainsi s'en alla le pauvre colérique, puis, passant l'eau au Port-Huaulx, et racontant ses

(1) Mauvaise.



Il fut avisé par une vieille sorcière que son royaume lui serait rendu à la venue des coquecigrues.

malheurs, il fut avisé par une vieille sorcière que son royaume lui serait rendu à la venue des coquecigrues ; depuis on ne sait ce qu'il est devenu. Toutefois l'on m'a dit qu'il est à présent pauvre gagne-denier à Lyon, colère comme autrefois. Et toujours il discourt aux étrangers de la venue des coquecigrues, espérant certainement, selon la prophétie de la vieille, être réintégré dans son royaume, à leur venue.

Après la retraite, Gargantua premièrement recensa ses gens et trouva que peu d'entre eux étaient péris dans la bataille, seulement quelques gens de pied de la bande du capitaine Tolmère. Ponocratès était blessé, ayant le pourpoint traversé d'un coup d'arquebuse. Il fit ensuite rafraîchir ses gens et commanda aux trésoriers que ce repas fût payé aux habitants et que l'on ne fît aucun outrage quelconque dans la ville, vu qu'elle était sienne. Après le repas, Gargantua fit payer à ses hommes d'armes la solde de six mois et les licencia. Puis il fit rassembler sur la place devant le château tous ceux qui restaient du parti de Picrochole et leur parla ainsi :

« De toute mémoire, nos pères, aïeux et ancêtres ont été de tel sens et de telle nature que, pour célébrer leurs triomphes et leurs victoires, ils ont plus volontiers érigé trophées et monuments dans les cœurs des vaincus, par leur miséricorde, que dans les pays par eux conquis, par l'architecture.

Car ils estimaient que la vive souvenance des humains est acquise plus facilement par la libéralité que par la muette inscription des arcs, colonnes et pyramides, sujette aux calamités de l'air et à l'envie de chacun. Le temps, qui corrode et diminue toutes choses, augmente et accroît les bienfaits, parce qu'un bon service, libéralement rendu à un homme de raison, croît continuellement par noble pensée et souvenir. Ne voulant donc aucunement dégénérer de la débonnaireté héréditaire de mes parents, je vous absous et délivre maintenant et vous rends libres et francs comme auparavant.

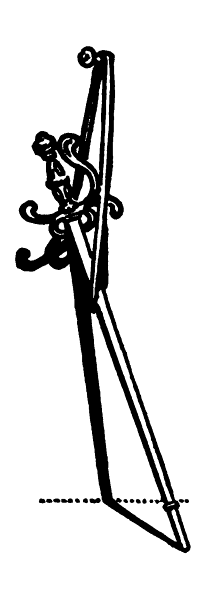
« De plus, à l'issue des portes, vous serez chacun payé pour trois mois, afin de pouvoir vous retirer en vos maisons et familles. Six cents hommes d'armes et huit mille hommes de pied, sous la conduite de mon écuyer Alexandre, vous conduiront, afin que vous ne soyez point outragés par les paysans. Je regrette de tout mon cœur que Picrochole ne soit ici. Car je lui eusse donné à entendre que c'est sans mon vouloir, sans espoir d'accroître ni mon bien, ni mon nom, qu'est faite cette guerre. Mais, puisqu'il est perdu, et que je ne sais où ni comment il est évanoui, je veux que son royaume demeure entier à son fils, lequel, parce qu'il est d'âge trop tendre (car il n'a pas encore cinq ans accomplis), sera gouverné et instruit par les anciens princes et gens savants du royaume. Et, parce qu'un royaume ainsi désolé serait facilement ruiné si

l'on ne refrénait la convoitise et l'avarice des administrateurs, j'ordonne et veux que Ponocratès soit établi sur tous les gouverneurs, avec autorité, jusqu'à ce qu'il reconnaisse l'enfant capable d'agir et de régner par lui-même.

« Je considère que le pardon accordé trop facilement aux malfaiteurs leur est occasion de faire derechef le mal plus légèrement. Je veux donc que vous me livriez, avant mon départ, premièrement, ce beau Marquet, qui a été, par sa vaine outrecuidance, la source et cause première de cette guerre. Secondement, ses compagnons fouaciers, qui négligèrent de corriger sur l'instant sa tête folle; et, finalement, tous les conseillers, capitaines, officiers et domestiques de Picrochole, lesquels l'auraient incité à sortir de ses limites, pour ainsi nous inquiéter. »

Ce discours terminé, les séditieux furent livrés à Gargantua. Il ne leur fit d'autre mal que de les ordonner pour tirer les presses de son imprimerie, laquelle il avait nouvellement instituée. Puis il fit noblement inhumer, en la vallée des Noirettes et au camp de Brûlevieille, ceux qui étaient morts. Il fit panser et traiter les blessés en son grand hôpital. Après quoi, il fit rembourser les habitants de la ville de leurs dommages et y fit bâtir un château fort, dans lequel il mit une garnison, pour qu'ils se défendent mieux à l'avenir contre les attaques soudaines.

A son départ, Gargantua remercia gracieusement tous les soldats de ses légions, qui avaient été à cette bataille, et les renvoya hiverner en leurs stations et garnisons, excepté quelques-uns qu'il avait vus dans la journée faire quelques prouesses, lesquels il emmena avec lui devant Grandgousier.



CHAPITRE XXII

Comment Gargantua fit bâtir pour le moine l'abbaye de Thélème (1).



LA vue de son fils et de ses fidèles serviteurs, le bonhomme Grandgousier fut si joyeux qu'il est impossible de le décrire. Il leur fit le festin le plus magnifique, le plus abondant et le plus délicieux qui fût vu depuis le temps du roi Assuérus. A l'issue de table, il leur distribua tout le parement de son buffet, grands vases antiques, tasses, coupes, candélabres, drageoirs et autre vaisselle, toute d'or massif et ornée de pierreries et d'émail. De plus, il leur fit compter à chacun douze cent mille écus. Enfin il donna à chacun d'eux, à perpétuité (excepté s'ils mouraient sans héritiers), ses

(1) Ce nom signifie : volonté, liberté.

châteaux et terres voisines, selon que cela leur était le plus commode.

Restait seulement le moine à pourvoir, lequel Gargantua voulait faire abbé de Seuillé, mais il refusa. Il voulut lui donner l'abbaye de Bourgueil, ou de Saint-Florent, celle qui lui plairait le mieux, ou toutes deux s'il les prenait à gré. Mais le moine lui fit réponse péremptoire, qu'il ne voulait ni charge, ni gouvernement de moines. « Car comment, disait-il, pourrais-je gouverner autrui, moi qui ne saurais me gouverner moi-même? S'il vous semble que je vous aie rendu et que je puisse à l'avenir vous rendre service agréable, octroyez-moi de fonder une abbaye à ma façon. » La demande plut à Gargantua, qui lui offrit tout son pays de Thélème, près de la rivière Loire, à deux lieues de la grande forêt du Port-Huaulx. Et frère Jean voulut que son couvent fût au contraire de tous les autres.

« Premièrement donc, dit Gargantua, il n'y faudra jamais bâtir murailles d'enceinte, car toutes les abbayes sont fièrement murées. — Voire, dit le moine, et non sans résultat : où mur il y a et devant et derrière, il y a force murmure, envie et conspiration. »

De plus, comme dans les couvents de ce monde, tout est compassé, limité et réglé par heures, il fut décrété que là ne serait ni horloge, ni cadran aucun. Mais le travail serait dispensé selon les



Il fut ordonné que là ne seraient reçues que femmes belles.

occasions. « Car, disait Gargantua, la plus vraie perte de temps qui soit est de compter les heures. Quel bien en vient-il ? Et la plus grande folie du monde est de se gouverner au son d'une cloche et non au dicté du bon sens et de l'entendement. »

Puis, parce que, en ce temps-là, on ne mettait en religion que les femmes laides et mal faites, ou sottes, et les hommes mal nés, niais, incapables de réussir dans le monde, il fut ordonné que là ne seraient reçus que les femmes belles, bien faites et de bon naturel, et les hommes beaux, bien faits

et de bon naturel. En outre, comme dans les maisons religieuses en général il n'y avait que des femmes seulement, ou bien alors que des hommes seulement, ici l'on recevrait les deux.

Puis, parce que tant hommes que femmes, une fois reçus en religion, après l'an de probation, étaient forcés d'y demeurer leur vie durant, il fut établi que tant hommes que femmes là reçus sortiraient quand bon leur semblerait, franchement et entièrement.

Enfin, parce que les religieux faisaient ordinairement trois vœux, c'est à savoir ceux de chasteté, pauvreté et obéissance, il fut décrété que là on peut être honorablement marié, que chacun fût riche et vécût en liberté. Quant à l'âge d'entrée, les femmes y étaient reçues depuis dix jusqu'à quinze ans; les hommes depuis douze jusqu'à dix-huit ans.



CHAPITRE XXIII

Comment était le manoir des Thélémites.



Le bâtiment fut de forme hexagone; à chaque angle était construite une grosse tour ronde. Le tout bâti à six étages, comprenant les caves sous terre pour un étage. La rivière de Loire coulait au nord. Ledit bâtiment était cent fois plus magnifique que ne l'est Bonnivet, ni Chambord, ni Chantilly, car il comprenait neuf mille trois cent trente-deux chambres, chacune garnie d'arrière-chambre, cabinet, garde-robe, chapelle, avec issue en une grande salle. Les tours avaient nom : Arctice, Calaer, Anatole, Mésembrine, Hespérie, Crière. Dans chaque tour était un escalier, dont les marches étaient en partie de porphyre, en partie de marbre serpentin. Par cet escalier on entrait de chaque côté en

une grande salle et des salles dans les chambres.

Depuis la tour Arctice jusqu'à Crière, étaient les belles grandes bibliothèques, pleines de livres grecs, latins, hébreux, français, toscans et espagnols, réparties aux divers étages, selon ces langages.

Depuis la tour Anatole jusqu'à Mésembrine étaient de belles grandes galeries, toutes peintes des antiques prouesses, histoires et descriptions de la terre.

Au milieu de la cour était une fontaine magnifique en bel albâtre. Au-dessus, les trois Grâces, avec cornes d'abondance, jetant l'eau par la bouche, les oreilles, les yeux. Le logis des dames comprenait depuis la tour Arctice jusqu'à la tour Mésembrine ; les hommes occupaient le reste. Devant le logis des dames, afin qu'elles pussent s'ébattre, étaient les lices, l'hippodrome, le théâtre et une grande piscine où l'on pouvait bien nager ; et les bains, bien garnis de tous assortiments et pourvus d'eau de myrte à foison.

Au bord de la rivière était le beau jardin de plaisance ; au milieu de celui-ci, un beau labyrinthe. Entre les tours Hespérie et Crière étaient les jeux de paume et de grosse balle. Du côté de la tour Crière était le verger, plein de tous les arbres fruitiers, plantés en quinconce. Au bout était le grand parc, foisonnant en gibier. Entre les tours on pouvait tirer à l'arquebuse, à l'arc, à l'arbalète.

Les offices étaient à côté de la tour Hespérie, à un étage seulement. Au delà des offices se trouvaient les écuries, puis les fauconneries, bien pourvues de faucons domestiques.

Toutes les salles, chambres et cabinets étaient ornés de tapisseries diverses, selon les saisons. Tout le pavé était couvert de drap vert. Les lits étaient de broderie. En chaque arrière-chambre était un miroir de cristal, enchâssé dans de l'or fin, garni de perles, et il était de telle grandeur qu'il pouvait véritablement représenter toute la personne. A l'issue des salles du logis des dames étaient les parfumeurs et coiffeurs. Ils fournissaient chaque matin les chambres des dames d'eau de rose, d'eau de naphe, et d'eau d'ange; et à chacune la précieuse cassolette, vaporant des drogues aromatiques.



CHAPITRE XXIV

Comment étaient vêtus les religieux et religieuses de Thélème, et quelle était leur règle de vie.



es dames, au commencement de la fondation, s'habillaient à leur plaisir. Depuis, leur habillement fut réformé par leur franc vouloir de la façon qui s'ensuit. Elles portaient des bas d'écarlate qui passaient au-dessous du genou par trois doigts, et cette lisière était de quelque belle broderie. Les souliers, escarpins et pantoufles, de velours rouge ou violet, découpés en barbe d'écrevisse.

Au-dessus de la chemise elles revêtaient une basquine (1), de quelque beau tissu de soie. Sur cette jupe elles mettaient le vertugadin (2)

(1) Jupe.
(2) Bourrelet destiné à faire bouffer la jupe de dessus.

de taffetas blanc, rouge, tanné, gris, etc... Au-dessus, la cotte (1) de taffetas d'argent, à broderie d'or fin, ou (selon que bon leur semblait, et correspondant à la disposition de l'air) de satin, damas, velours, — orangé, tanné, vert, cendré, bleu, jaune clair, rouge cramoisi, blanc, — ou de drap d'or, ou de toile d'argent, selon les fêtes. Les robes, selon la saison, de toile d'or brochée d'argent, de satin rouge brodé de cannetille d'or, de taffetas blanc, bleu, noir, tanné, de serge ou de camelot de soie, de velours, de drap d'argent, de toile d'argent, de velours ou de satin entremêlés de fils d'or formant divers dessins.

En été, quelquefois, au lieu de robes, elles portaient de belles marlottes (2) des étoffes susdites, ou des bernes à la mauresque (3) de velours violet, brodées de cannetille d'argent, ou ornées de cordelières d'or et garnies de petites perles de l'Inde. Et toujours un beau panache bien orné de paillettes d'or. En hiver, des robes de taffetas des couleurs comme ci-dessus, fourrées de loups-cerviers, genettes noires, martres de Calabre, zibelines et autres fourrures précieuses.

Les chapelets, les anneaux, les chaînes, les colliers étaient de fines pierreries : escarboucles, rubis,

(1) Jupe.
(2) Mantelets très légers.
(3) Mantelets à capuchon, préservant le visage du hâle.

diamants, saphirs, émeraudes, turquoises, grenats, agates, béryls, et perles. L'arrangement de la coiffure était selon le temps. En hiver, à la mode française. Au printemps, à l'espagnole. En été, à l'italienne. Excepté les fêtes et dimanches, auxquels elles portaient la coiffure française, parce qu'elle est la plus honorable.

Les hommes étaient habillés à leur mode : bas de chausses d'étamine ou de serge drapée, de couleur écarlate, blanche ou noire. Les hauts-de-chausses de velours, des mêmes couleurs, ou bien près approchant, brodés et déchiquetés selon leur invention. Le pourpoint, de drap d'or ou d'argent, de velours, satin, damas, taffetas, des mêmes couleurs, déchiquetés et brodés. Les aiguillettes, de soie des mêmes couleurs; les fers, d'or bien émaillé. Les saies (1) et simarres (2), de drap d'or, de toile d'or, de drap d'argent, de velours broché de fils d'or. Les robes aussi précieuses que celles des dames. Les ceintures, de soie des couleurs du pourpoint. Chacun avait une belle épée au côté : la poignée dorée; le fourreau, de velours de la couleur des chausses; le bout, d'or et d'orfèvrerie. Le poignard, de même. Le bonnet, de velours noir, garni de force boutons en or, et orné d'une plume blanche, mignonnement entremêlée de fils d'or,

(1) Habits courts.
(2) Robes de dessous, traînantes.

au bout desquels pendaient en paillettes de beaux rubis, des émeraudes, etc...

Et chaque jour les hommes et les femmes étaient vêtus de semblable parure. Et pour ne point faillir à cette règle, certains gentilshommes étaient ordonnés pour dire aux hommes, chaque matin, quelle livrée les dames voulaient porter en cette journée, car tout était fait selon le bon plaisir des dames. Ne pensez pas que ni eux, ni elles perdissent aucun temps à ces vêtements tant propres : car les maîtres des garde-robes avaient tout le costume prêt chaque matin, et les dames de chambre étaient si bien apprises qu'en un moment elles étaient prêtes et habillées de pied en cap.

Et, pour que leurs accoutrements fussent parfaitement ordonnés, il y avait, à la lisière du bois de Thélème, un grand corps de bâtiment, long d'une demi-lieue, bien clair et bien assorti, où demeuraient les orfèvres, lapidaires, brodeurs, tailleurs, tireurs d'or (1), veloutiers, tapissiers, et là chacun travaillait de son métier, et le tout pour les religieux et religieuses.

Toute la vie des Thélémites était employée non par lois, statuts ou règles, mais selon leur vouloir et leur bon plaisir. Ils se levaient du lit quand bon leur semblait, buvaient, mangeaient, travaillaient, dormaient quand le désir leur venait. Nul

(1) Ceux qui battaient et forgeaient l'or.

ne les éveillait, nul ne les forçait ni à boire, ni à manger, ni à faire autre chose quelconque. Ainsi l'avait établi Gargantua. Et leur règle n'était que cette devise :

Fais ce que voudras,

parce que gens libres, bien nés, bien instruits, conversant en compagnies honnêtes, ont par nature un instinct et aiguillon, qui toujours les pousse à être vertueux et les retire du vice, et cet instinct se nomme honneur. Mais quand, par vile sujétion et contrainte, ils sont déprimés et asservis, la noble affection par laquelle ils tendaient franchement vers la vertu est détournée et cherche à déposer et enfreindre ce joug de servitude. Car nous entreprenons toujours choses défendues et nous convoitons ce qui nous est refusé.

Par cette liberté, les Thélémites entrèrent en louable émulation de faire tout ce qu'ils voyaient plaire à un seul. Si quelqu'un ou quelqu'une disait : « Jouons », tous jouaient. S'il disait : « Allons nous ébattre dans les champs », tous y allaient. Si c'était pour chasser, les dames, montées sur leurs belles haquenées, portaient chacune, sur le poing mignonnement engantelé, ou un épervier (1), ou un laneret (1), ou un émerillon (1); les hommes portaient les autres oiseaux.

(1) Oiseaux de proie, dressés pour la chasse.

Ils étaient si bien instruits qu'il n'y avait personne parmi eux qui ne sût lire, écrire, chanter, jouer d'instruments harmonieux, parler de cinq à six langages, et composer dans toutes ces langues. Jamais ne furent vus chevaliers aussi preux, galants, adroits à pied et à cheval, capables de se servir d'armes de toute sorte. Jamais ne furent vues dames aussi propres, aussi mignonnes, d'aussi belle humeur, plus habiles à la main, à l'aiguille, à tout travail féminin honnête et libre.

Pour cette raison, les Thélémites se mariaient rarement avec d'autres que des Thélémites et ils s'aimaient jusqu'à la fin de leurs jours, comme le premier de leurs noces.



CHAPITRE XXV

Énigme trouvée dans les fondations de l'abbaye de Thélème.



JE ne veux point oublier de vous décrire une énigme qui fut trouvée dans les fondations de l'abbaye, sur une grande lame de bronze. Elle était comme s'ensuit :

« Pauvres humains, qui attendez le bonheur, entendez mes dits. Je fais savoir à qui le veut ouïr que cet hiver prochain, voire même plus tôt, en ce lieu où nous sommes, il sortira une manière d'hommes las de se reposer et de demeurer tranquilles, qui franchement iront, et de plein jour, exciter des gens de toutes qualités à des différends. Ils feront mettre en disputes apparentes les amis entre eux et les proches parents. Le fils hardi ne craindra pas de s'élever contre son propre père

Les grands se verront assaillir de leurs sujets. Le devoir d'honneur et de révérence perdra tout ordre, car ils diront que chacun à son tour doit monter bien haut et puis redescendre. Sur ce point il y aura tant de discorde que nulle histoire ne fait récit d'émotions pareilles. Nul ne pourra laisser cet ouvrage, si une fois il s'y est mis, qu'il n'ait empli par ses débats le ciel de bruit et la terre de pas. Les hommes sans foi n'auront pas moindre autorité que les gens de vérité. Oh ! dommageable et pénible déluge! Déluge, dis-je, et à bonne raison, car la terre ne sera point délivrée de ce travail jusqu'à ce qu'il sorte de soudaines eaux, dont les meilleurs combattants seront pris et trompés. Et à bon droit, car leur cœur adonné à ce combat n'a pardonné même aux troupeaux d'innocentes bêtes, que lorsque de leurs nerfs et boyaux il fut fait, non sacrifice aux dieux, mais ordinaire service aux mortels. Or, maintenant, je vous laisse penser quel repos aura la machine ronde. Ceux qui tiendront le plus à elle tâcheront, en plus d'une manière, de l'asservir et rendre prisonnière. Elle perdra sa liberté et la clarté du haut ciel. Mais avant cette ruine elle aura longtemps montré un violent tremblement. En peu d'heures elle sera si souvent changée que même ceux qui l'auront tenue la laisseront occuper aux survenants. Alors il sera temps de mettre fin à ce long exercice. Car les grandes eaux conseilleront la retraite à chacun,

mais avant la dispersion l'on pourra voir en l'air l'âpre chaleur d'une grande flamme qui mettra fin aux eaux et à l'entreprise. Après ces accidents, les élus seront joyeusement refaits, enrichis de tous biens et de manne céleste. Les autres à la fin seront dénués. Et cela est raisonnable, afin que le travail étant en tel point terminé, un chacun ait son sort prédestiné. Oh! qu'il doit être révéré, celui qui, jusqu'à la fin, pourra persévérer. »

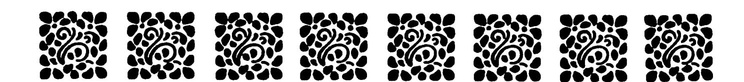
La lecture de ce monument parachevée, Gargantua soupira profondément et dit aux assistants :

« Ce n'est pas la première fois que les gens de croyance évangélique sont persécutés. Mais bienheureux celui qui ne sera pas découragé, et qui toujours tendra au but, sans se laisser distraire ni divertir. » Le moine dit : « Que pensez-vous, en votre entendement, que cette énigme désigne et signifie? — Quoi? dit Gargantua, le maintien de la vérité divine. — Par saint Goderan, dit le moine, telle n'est pas mon explication : le style est de Merlin (1), le prophète; trouvez-y des allégories aussi graves que vous le voudrez, et rêvez-y, vous et tout le monde, tant que vous voudrez. Pour ma part, je n'y vois d'autre sens qu'une description du jeu de paume, sous d'obscures

(1) Enchanteur ou magicien, célèbre au moyen âge, qui prédisait l'avenir dans des discours fort obscurs.

paroles. Les excitateurs aux différends sont les faiseurs de parties, qui sont ordinairement amis. Et, après les deux chasses faites, celui qui était dans le jeu en sort, et l'autre y entre. On croit le premier qui dit si la balle a passé sur la corde ou dessous. Les eaux sont les sueurs des joueurs. Les cordes des raquettes sont faites de boyaux de moutons ou de chèvres. La machine ronde est la pelote, ou balle. Après le jeu, on se sèche devant un feu clair et l'on change de chemise. Et volontiers on banquette, mais plus joyeusement ceux qui ont gagné. Et grande chère! »





TABLE

Paris. — Imp. Larousse, 17, rue Montparnasse.



